

# LE BÉLIER DE SYRACUSE

R. GASTON-CHARLES



M. DCCCC. XXIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



157807

**L**E cloître de ce monastère franciscain d'Amalfi où, à présent, on loge des voyageurs, étagait ses terrasses grises et fleuries sous la lumière bleue nocturne, tout en haut de la montée rocheuse.

Assise contre un des piliers bas soutenant le toit de vigne vierge, Claire Bénéries regardait les grands lys odorants. Leurs calices opa-lins, au fond desquels s'attardait un peu de clarté mauve, semblaient border l'allée d'une rangée de veilleuses d'albâtre.

De ce rocher, les anciens moines devaient considérer l'astre des nuits quand, comme en cet instant, il s'élevait dans l'espace, ainsi qu'une hostie prodigieuse, ailée et translucide, suspendue face à leurs cellules, au-dessus du ciboire d'argent de la mer.

Cette mer, c'était celle qui, jadis, amenait de l'Orient les pirates barbaresques, les corsaires sarrasins et ces hommes de proie accourus du Septentrion.

Pour la première fois, Claire Bénéries, arrivée de la veille à Amalfi, s'avisait qu'elle était sur cette terre d'éblouissement où, au temps de la piraterie héroïque, les aventuriers de partout venaient chercher des hasards merveilleux. A peine touchaient-ils les bords de ce pays de l'azur que l'appel méditerranéen, l'attirante odeur chaude d'Afrique commen-çaient de les enivrer...

Claire cherchait quels étaient ceux d'entre les Tancrèdes qu'avait retenus ce rivage. Les vestiges qu'elle voyait à ses pieds d'une de ces tours qui, de Sorrente à Amalfi, témoignent encore par leur forme ruinée de l'audace normande, lui firent évoquer les chevaliers conquérants... Peu à peu, elle retrouvait le nom des douze frères auxquels le vieux sang des Northmen avait donné l'amour du risque et des périlleuses aventures, Guillaume Fier-à-Bras, Drogon, Onfroy, Robert et Roger...

Claire était si bien absorbée qu'elle ne s'apercevait pas que quelqu'un s'était approché doucement et s'appuyait au pilier voisin de sa chaise. L'ombre enveloppait de mystère l'indiscret qui était là. Quelqu'un dont la présence déplaçait, pour la faire se concentrer plus dense autour de Claire, le parfum répandu des lys, quelqu'un d'ailleurs qui parla tout de suite, d'une voix chaude et sur un ton inattendu.

— Faites-moi la grâce, madame, commença ce personnage, de croire que je saisis toute l'incorrection qu'il y a à vous adresser la parole sans vous avoir été présenté; mais, à certaines heures, vraiment il est permis de ne plus se soucier de protocole. Vous avez été quelquefois, madame, abordée par ces pauvres qui gémissent qu'ils n'ont pas mangé depuis trois jours; moi, madame, il y a je ne sais combien de semaines que je n'ai rencontré visage sympathique à qui me confier. Je viens de parcourir le rivage et la montagne de Sorrente à Amalfi et je suis ivre de beauté, ivre, vous dis-je... Il faut que mon lyrisme s'échappe en discours, car je ne suis pas, hélas! un homme de lettres. Cet aveu ne va-t-il pas me faire baisser dans votre estime? Je suis un homme d'action en disponibilité... Non plus je ne connais personne à qui écrire les émotions que j'ai ressenties, du moins personne capable de les comprendre. Je me résignais donc à les étouffer, quitte à en mourir, quand je vous ai vue, madame, ou plutôt lorsque j'ai aperçu votre ombre, car, sur ma parole, c'est elle seulement que je vois...

Madame Claire Bénéries, qui était une jeune femme sérieuse et du meilleur monde, restait stupéfaite de se surprendre à écouter cet interlocuteur, qu'elle aussi distinguait mal, mais cependant qu'elle eût assuré de maintien élégant et de manières parfaites, tant il est vrai que nous jugeons parfois avec un merveilleux sens divinatoire, meilleur enregistreur que nos yeux. Si la velléité de couper court, en se levant, à tout essai d'entretien tenté par cet indiscret, à moitié invisible, avait d'abord sollicité Claire Bénéries, une singulière curiosité, qui certes n'était point dans ses habitudes, l'avait cependant assez vite retenue.

— Je ne vous vois pas, madame, poursuivait cet homme hardi, aussi n'est-ce qu'à votre ombre que je m'adresse. Elle est délicieuse votre ombre. Elle me rappelle l'Isis voilée de noir qui a une petite flamme sur le front. Je me suis arrêté longtemps à la contempler l'autre semaine au musée de Naples. Entre vous et elle il doit exister une parenté mystérieuse. Vous aussi, n'est-ce pas, madame, vous êtes amie du silence. Comme je vous déplaît de rompre celui que vous goûtiez sur cette terrasse. Je serais impardonnable si, je vous le répète, je n'étais ivre, ivre de beauté. On le serait à moins. Le bleu me sort de l'âme, il faut que je le brûle à vos pieds comme un encens. Songez, madame, que je parcours depuis trois jours ce pays où sont nés toutes les fables et tous les mythes qui ont ensorcelé les hommes... J'ai vu mourir le jour autour du char de Vénus et la mer se teindre de ce bleu mythologique qu'elle a dans les vieux tableaux où se voit Andromède attachée à son rocher. Ah! madame, que n'êtes-vous Andromède et moi ce Persée volant et attendu! Jusqu'à présent le ciel m'a refusé la joie de délivrer une femme. Ces jours-ci, je dois le reconnaître, il m'en a donné d'autres. Il m'a permis d'admirer des

choses affolantes. Des bois d'oliviers en contre-bas avec la mer pour plafond. Aimez-vous les oliviers, madame? Moi, je les adore parce qu'ils se tiennent mal et, pour étonner le passant, prennent toutes sortes d'attitudes dévergondées. Ils affectent des poses de nymphes renversées sous un baiser; des formes étirées, allongées de personnages du Greco. Les uns jouent au discobole; les autres s'étreignent ou luttent, quelques-uns se tordent de douleur et, à leurs pieds, dans l'herbe il y a des gouttes de sang qui, à bien regarder, ne sont que d'honnêtes coquelicots. Quels démoniaques et quels détraqués, ces oliviers! Une sage personne comme vous ne doit jamais les regarder. Mais les bois de citronniers, ces bois de citronniers et d'orangers qui longent la mer, les avez-vous vus, Madame? Et, au-dessus d'eux, ces cités des abeilles, bâties en cités lacustres. Là, sont les vergers de la Fortune où se cueillent les pommes d'or. Combien de murs ai-je eu envie d'escalader pour savoir si la déesse à la roue me laisserait violer son enclos sacré. Je suis superstitieux: la possibilité de lui voler quelques fruits m'eut prouvé que je pouvais encore attendre quelque chose d'elle. Je n'en ai rien fait cependant; non pas que ce fût difficile, j'en ai fait bien d'autres... Mais j'ai craint que les gens du pays ne saisissent rien au symbolisme de mon geste et me prennent simplement pour un voleur d'oranges. Nous vivons dans un siècle si plat. Je me suis résigné à ne rien tenter qui pût m'éclairer sur ma chance future. D'ailleurs celle du moment était si prodigieuse qu'elle anéantissait les pires appréhensions. Ah! cette côte rocheuse. Les anciens en y faisant naître et vivre les sirènes avaient leurs raisons. La vraie sirène c'est cette côte. Comme elle chante! Comme la magie de sa couleur incomparable suggère bien que la vie nous doit quelque chose, parce que devant cette mer, harmonisée avec ce soleil, on sent je ne sais quels feux couler dans ses veines, l'ivresse de ne plus douter de sa propre force, ni de l'aide mystérieuse de la nature. Mais pardonnez-moi, madame, je crois que je viens de parler un peu haut. Rassurez-vous, il n'y a personne, pas même une de ces vieilles dames anglaises que j'adore parce qu'elles ne s'occupent jamais de personne et ne regardent que les paysages. Eh quoi! madame, n'aimez-vous pas les vieilles dames anglaises? Ces vieilles dames anglaises qui n'imposent à personne un extérieur rajeuni pour supplicier l'œil de leur prochain et choisissent pour y mourir solitaires tous les coins perdus de cette ineffable Italie! Mais laissons les vieilles dames anglaises et revenons à moi. L'homme ne peut porter seul le poids de la beauté du monde, et Dieu le sentait bien quand il lui donna une compagne dans le jardin d'Eden. A certains instants, une présence féminine est plus nécessaire à l'homme que le pain. Ici surtout où naturellement le souhait de Théocrite monte aux lèvres. « Fasse que je tienne une femme aimée dans mes bras en contemplant la mer de Sicile. » Je ne vous cacherai pas, madame, que je

n'ai pas encore diné, mais j'aurais étouffé si je ne m'étais d'abord adressé à votre ombre délicieuse et certainement compatissante. Aussi bien, laissez-moi vous remercier de ne pas vous être levée avec dédain ou ennui depuis que je parle ; même de m'écouter avec cette complaisance et surtout de ne me rien répondre, car vous m'intimideriez à l'excès. Qu'il nous agréerait, à nous autres hommes, que quelques servantes du Seigneur recueillent nos confessions. Tenez, en ce moment, madame, je regrette tout à fait de n'avoir à vous confier aucune grosse faute qui vous ferait un peu trembler pour mon salut. Mais non, vraiment, je ne vois rien, rien que je regrette d'avoir fait du moins. D'ailleurs j'ai commencé par la pénitence. Hier, j'ai monté un calvaire à genoux : un agreste calvaire dans la montagne. Je suis resté longtemps en conversation avec madame Véronique. Je n'aime pas toutes les saintes. Par exemple, je n'aime pas sainte Wildeforthe qui, sur son expresse prière, fut gratifiée d'une barbe propre à l'aider à rester vierge sans combats. Cette idée-là ne pouvait venir qu'à une vierge allemande. Pour arriver à la sainteté, sainte Véronique n'eut pas besoin de tels stratagèmes : un simple geste lui a suffi. Je ne voudrais pas me mettre à la place de Notre Seigneur Jésus-Christ, ce qui serait d'une suprême inconvenance ; mais si j'étais, cela peut arriver, hélas, victime de la force policière et de la foule hostile en mal de me lyncher, combien je souhaiterais le secours de quelque douce madame Véronique. Tant qu'on n'a que le corps déchiré et mille blessures, cela va encore, car le sang c'est de la pourpice et on a celle qu'on peut. Mais un visage souillé de boue, de poussière, de sueur et de crachats ! C'est le pitoyable dans la laideur, c'est l'écrasement final. Or, madame Véronique a eu l'intuition de cette déchéance humaine, même pour un dieu. Un homme secourable aidera le condamné à porter sa croix, seule une femme s'avisera d'essuyer son visage d'un linge fin et parfumé. Mais combien de femmes aux minutes opportunes trouvent le secret de gestes pareils ? Vous, madame, j'en suis sûr, vous sauriez être, à propos, une compatissante Véronique.

Mme Claire Bénéries qui, jusque-là avait pensé d'abord : « Ce monsieur est fou ». Ensuite. « Mais vraiment assez amusant ! » le jugea tout à coup « véritablement perspicace ». Cette constatation la fit sortir de son mutisme.

— Qu'en savez-vous, monsieur ?

— Je le devine, madame, reprit sans se faire prier l'étrange discoureur, parce que votre ombre a la grâce d'une ombre qui ne désire en imposer à personne. C'est une grâce qu'à présent les ombres de femmes perdent un peu plus chaque jour. Votre ombre, à vous, est celle d'une personne qui se tient volontiers à l'écart, se plaît dans un effacement discret et volontaire. On lui sent ce charme rare que font autour d'une âme les rêves inornulés, les désirs domptés et les paroles retenues.

Mme Claire Bénérières, qu'en effet, on pouvait comparer à ces simples fleurs des jardins d'autrefois, dédaignées aujourd'hui pour d'exotiques transfuges, s'intimida soudain d'entendre cet inconnu violer la pudeur de son « moi », d'autant mieux que, du premier coup, il y réussissait à merveille.

Résolue cette fois à terminer cet entretien, elle coupa d'un ton froid :

— Est-il nécessaire, monsieur, que vous mêliez à votre crise de lyrisme une étrangère qui n'y est véritablement pour rien ?

— Permettez-moi, madame, de prendre ce reproche pour une autorisation à continuer de parler de moi. Madame, je n'aime pas que sainte Véronique et les vieilles dames anglaises, j'aime encore le cinéma. Quand j'ai des loisirs et pas assez d'argent pour les rendre somptueux, je vais au cinéma. On y contente en peu d'instantes toutes ses aspirations : désirs de voyage, de saine gaieté, d'attendrissements, exigences curieuses d'être partout où il se passe quelque chose. Je n'imaginai pas que contourner des chemins de montagne pût me procurer cette distraction. En venant ici, votre voiture a-t-elle suivi des chemins qui encerclent Possadino ? Quand l'ancienne petite ville apparaît d'abord, étendue calme et jolie comme une femme au sortir du bain, on comprend qu'elle ait tenté le Corsaire, le Turc et le Normand. Un tour de roue et ses maisons, du gris de la roche où elles s'incrument, épient de leurs fenêtres cintrées et de leurs terrasses voûtées l'ennemi qui jadis venait par la mer. Mais cette attitude peureuse ne dure pas. Au coude suivant de la route, l'aspect change. La voici, dirait-on, cabrée pour la défense ; ses maisons tassées en un bloc solide, hardi, menaçant... On monte, on monte encore et, lorsqu'on regarde de nouveau, on est saisi d'effroi. Le conquérant a passé : la hache et le cimeterre ont fait leur office. Présentés de flanc, à l'envers, les murs saccagés penchent et croulent. Certain de laisser derrière soi une ville en ruines, on en prend son parti lorsque, finalement, de plus haut et de plus loin, s'offre le spectacle inattendu de la même petite cité, mais cette fois dolente, horizontale, toute rose, tranquillement pelotonnée au creux d'un val. Jamais aucun film ne me donna pareille leçon de philosophie que ce village où je ne suis pas entré. Il m'a prouvé que rien n'est rien ; que tout change, que tout nous leurre, que tout n'est qu'apparence, dès que nous changeons de point de vue ; puisque même une agglomération de toits, sous la lumière de midi, ne parvient pas à nous laisser une impression stable, identique à elle-même... Mais, ce qu'il y a de commode dans ce pays, c'est qu'on peut, sans sacrilège, tout en invoquant la déesse à la roue, prier aussi les saints les plus influents du Paradis. Avant d'entrer à Amalfi, je me suis arrêté au seuil de cette grotte où la légende veut que saint Christophe ait vécu et, me souvenant à propos de sa spécialité, j'ai crié avec beaucoup de ferveur, ainsi que s'il

eût été encore là pour m'entendre : « Saint Christophe, faites-moi trouver un trésor ». Madame, ce saint Christophe est un bien grand saint puisque, tout de suite, il me fait trouver votre ombre émouvante dans ce clair-obscur protecteur.

La voix s'étant tue, Mme Claire Bénéries s'avisa qu'ayant si longtemps écouté il lui fallait à son tour dire quelque chose. Mais, en même temps, elle rougit qu'il ne lui vint à l'esprit que d'affreuses banalités. Elle choisit la moins sottise qui était une question où s'exprimait sa vraie crainte vis-à-vis de cet étranger.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais, êtes-vous napolitain ?

Il devina qu'elle gardait d'un récent passage à Napoli l'effarement de l'exotique sans-gêne par lequel ces jeunes Italiens du Sud imposent aux femmes leur familière et indiscrete fatuité, et qu'avant de lui répondre il s'agissait pour elle de savoir si aucune parenté ne reliait sa verve audacieuse à leur outreucidante galanterie.

— Je pressens, madame, qu'à vos yeux c'est une chance pour moi de ne pas l'être. En est-ce une que je sois un Viking ? Mes ancêtres paternels sont des pays scandinaves et je suis né à Corfou d'une Grecque des Iles... Mais je suis surtout un Viking et j'ai bien des raisons d'en être sûr... Ma joie à tenir la barre de fer qui conduit à travers les rafales une barque emportée ; enfin et surtout, surtout, ce désir vivant en moi de tout vouloir : les mers, les bois, les couchers de soleil, les aurores, le sourire des femmes, même celui d'une ombre que je ne vois pas... Vous déplaît-il moins, madame, que je sois de la race aventureuse de ces brutes, de ces brutes conquérantes qu'on enterrait jadis debout, à l'avant de leur nef, une épée nue à la main...

Que cet étranger fût un Viking fit éprouver à Claire une vraie satisfaction. Grâce à cette amusante coïncidence, tout de suite, elle ne se choqua plus qu'il eût osé lui parler, juste à l'instant précis où elle cherchait les noms de ces aventuriers du Nord que leur audace mena jadis sur ces rivages.

N'était-il pas curieux, alors qu'elle les évoquait, d'y retrouver un de leurs descendants ? Evidemment, on pouvait lui reprocher de se présenter ainsi, sans y être autrement autorisé ; mais il possédait ce ton parfait de bonne compagnie qu'il ajustait incomparablement aux phrases les plus folles. Sans doute devina-t-il qu'en raison de cette origine qu'il revendiquait, on lui faisait confiance, car il poursuivit :

— Si, ce soir, je vous ai prise pour une ombre, voulez-vous accepter, madame, que je sois, moi, revenant ou fantôme, un de ceux qu'attira naguère l'odeur de cette côte qu'on ne peut oublier. Si je n'avais eu la douceur de vous rencontrer ce soir, j'aurais passé ma nuit à me lamenter devant les ruines de ce fortin normand, qui s'avance là, dans la

mer, de ne plus être au temps où je dus piller Amalfi avec une bande de forbans. Mais je n'aurai pas le front de rien regretter puisque je vous ai trouvée sur cette terrasse, presque avec un air de m'y attendre.

Comme Claire Bénéries n'était pas une impulsive, mais au contraire une personne fort réfléchie, elle n'avait pas fini de délibérer de quelle façon il convient qu'une ombre prenne congé d'un revenant, que ce revenant, après s'être incliné fort bas devant elle, disparaissait aussi mystérieusement qu'il était venu. Pas avant toutefois que Claire Bénéries n'eût remarqué qu'il montrait une carrure assez athlétique et une allure assez superbe pour qu'il fût bien possible, après tout, qu'ainsi qu'il le prétendait, en lui se réincarnât quelqu'un de ces héros invincibles aux exploits merveilleux.

## II

LES premiers rayons de l'aube, habitués durant si longtemps à pénétrer sans façon par la lucarne ouverte de cette cellule pour y trouver, levé plus tôt qu'eux, un moine en prières, se réjouissaient ce matin-là d'y réveiller une jeune femme charmante. Pour manifester sans doute leur satisfaction, ils dansaient comme des fous au plafond et sur les murs, soigneusement peints à la chaux, formaient des lignes zigzagantes et d'in vraisemblables arabesques. Peine perdue, cette jeune femme ne les regardait pas. Elle avait bien d'autres soucis.

Evidemment il eût été téméraire d'assurer que Claire Bénéries n'avait dormi de la nuit ; mais il était certain qu'une même idée l'avait tenue dans ce demi-sommeil, qu'empêche de devenir profond et réparateur l'obsession d'un fait ou d'une image. Et ce qui agaçait le plus les nerfs de cette jeune femme, c'était surtout de ne pouvoir définir la nature de son inquiétude. Peut-être n'y arrivait-elle pas simplement par mauvaise foi, refusant de se résoudre à accepter d'abord la cause de son trouble ; ensuite, ce trouble lui-même. Quoiqu'elle n'eût de comptes à rendre à personne sur ce qu'il lui plaisait ou non de ressentir, Claire Bénéries s'obstinait à nier ce qui constituait l'évidence même et, d'ailleurs, tirait moins à conséquence qu'elle ne se faisait un point d'honneur de l'imaginer. Point d'honneur qui commande rigoureusement qu'on ne se lie point en voyage avec le premier venu. Or, Claire Bénéries qui, plus que personne, était portée à respecter ce principe, s'effarait autant de l'avoir enfreint, qu'elle demeurait stupéfaite du plaisir qu'elle avait pris à écouter ce « premier venu ». Mais est-on le « premier venu. » quand, au lieu



d'aggraver une incorrection par des discours sans suite, on s'en tire au mieux par la manière fantaisiste dont on les tient. Le « premier venu », non, vraiment, on ne saurait l'être avec cette assurance de bon aloi, cet art d'adapter sa verve au décor environnant et aux circonstances.

Mais, tant il est vrai qu'avec les meilleures intentions du monde on glisse parfois sur une pente dangereuse, Claire Bénéries, en raisonnant pour l'amoinrir sur une faute légère, commettait celle, autrement grave, de s'absorber dans la délectation d'un souvenir. Souvenir d'un corps et d'un visage dont elle parvenait d'autant moins à fixer les contours qu'elle les avait entrevus dans la verte obscurité de la vigne vierge et qu'elle n'avait point osé y attacher ses regards. Les demi-mesures ne contentent jamais personne, même pas les consciences timorées. Claire Bénéries ne sortait de son remords que pour tomber dans un regret. En effet, que serait-il advenu de pire si, tout en écoutant ce mystérieux interlocuteur, elle l'eût en même temps regardé ? Elle ne se serait pas débattue toute la nuit à chercher des traits qui lui échappaient. Il ne restait que sa voix. La voix inductive du secret des âmes ! La sienne était chaude, colorée, presque sifflante dans l'ironie et, parfois, douce jusqu'à s'insinuer trop caressante. Il parlait d'un accent léger, assez peu saisissable pour qu'on n'en pût déterminer l'origine. Et puis, il restait autre chose. Existe-t-il des êtres doués du pouvoir de changer l'atmosphère autour d'eux, de la rendre tout à coup vivifiante et allègre ? A mesure qu'elle y réfléchissait, Claire Bénéries acceptait qu'une attirance charmée l'eût paralysée, forcée à écouter, malgré sa correction coutumière, cet extravagant passant. Mais pourquoi, puisqu'elle avait agi avec une légèreté si contraire à ses principes, l'avait-elle laissé s'éloigner sans avoir appris qui il était ? Que ne pressentait-elle combien, par la suite, l'énerverait de tout ignorer de ce singulier personnage ?

A présent, c'était le jour, le jour joyeux. Pour la première fois depuis bien longtemps, il semblait à Claire qu'il l'appelait gaiement au dehors. Quelle raison avait-elle donc ce matin-là de se lever moins triste que de coutume ? A cause du lieu où elle se trouvait, les jours décolorés qu'elle vivait se mirent à défiler devant ses yeux, telle une lente et longue théorie de moines, cagoules baissées, tous pareils et monotones sous leur froc sombre. Ce n'était pas que Claire Bénéries se plaignît. Elle n'avait souffert ni de l'adversité, ni des hommes. Parfaitement élevée, parfaitement mariée, tout ce qui heurte, froisse, diminue ou harcèle, lui avait été épargné. On ne peut faire grief à la sollicitude d'une mère de vous avoir élevée dans une tour d'ivoire, et si bien mise en garde contre tout, qu'on n'ose plus, même comme une innocente fleur, se tourner vers le soleil. Pas davantage accuser la mauvaise santé d'un mari excellent de demander six ans de réclusion dans un appartement sévère et vaste de la rue Camba-

cérés. Claire ne pensait guère à se poser en victime. Germain Bénéries méritait les soins qu'elle lui prodigua. Qu'il l'eût forcée à borner son horizon au cercle familial, à sa demeure tranquille, aux jardins provinciaux somnolents où il passait ses étés, agréait plutôt à la nature méditative, silencieuse et discrète de Claire. Le monde ne l'attirait guère ; quelques familles liées à la sienne, depuis deux ou trois générations, suffisaient à son besoin de commerce affectueux. Rien, d'ailleurs, ne l'aurait détournée d'accomplir son devoir d'épouse garde-malade. La perte de son mari l'accabla. Après dix mois de deuil, Claire affirmait encore, enfouie dans le caveau funéraire où reposait Germain Bénéries, toute sa raison de vivre. Aucun but, qu'attendre la disparition finale, n'apparaissait à son esprit découragé. Ce lent renoncement à tout l'avait menée à la neurasthénie. On lui ordonna de changer d'air. Son médecin conseilla l'Italie. Contrainte par sa famille, Claire était partie pour Rome. Rome, qu'elle connaissait, ne l'égaya point. Pleine de bonne volonté, elle essaya de séjourner à Naples. L'exubérance des gens, la galopade enragée des chevaux fous, la mendicité hostile et encombrante l'avaient fait fuir. Tout de suite, au contraire, comme elle avait aimé Amalfi. Amalfi demeurée farouche, indomptable, identique depuis huit siècles. Amalfi avec son port creux, arrondi en coupe de jade, au bas de ses murailles blanches, où des ombres bleues se collent aux arêtes vives de la pierre. Toujours les mêmes vieux palais roses et décrépits s'y accrochent arrogants et calamiteux à ses terrasses étagées. Claire aimait la solitude hautaine de l'antique nid de pirates, son air de se poser en défi et, plutôt que de transiger, son abandon à se laisser murer par le roc menaçant qui feint de la jeter à la mer... La mer, maintenant, vain miroir, où elle contemple le reflet de sa grandeur déchu.

A Amalfi, Claire goûtait la paix de ce cloître-hôtellerie, le cours de ses idées noires à peine changé cependant, lorsque se leva ce matin où la veille...

### III

**D**E sa chambre, Claire courut d'un trait sur la terrasse où elle avait fait l'extraordinaire rencontre et passé une si singulière soirée à écouter ce fou, ce mystificateur, à qui elle déniait pourtant le droit de la troubler. La lumière du soleil se répandait abondamment à travers le réseau serré des feuilles vertes qui, la nuit précédente, filtrait si parcimonieusement les rayons de lune. Claire revit la place où elle était assise, la colonne contre laquelle son « revenant » s'appuyait. Mais,

comme tout à côté, les lys qui, eux aussi, avaient assisté à la scène nocturne, semblaient chuchoter sur son passage : « Voici la dame imprudente d'hier soir, qui parle aux gens sans les connaître », elle prit l'air de ne plus se souvenir, et elle passa sans s'arrêter. D'ailleurs, pour rien au monde, elle n'eût avoué s'être levée d'aussi bonne heure afin de s'assurer si, par hasard, une autre personne n'aurait eu pareillement l'idée de venir regarder le golfe de Salerne se teindre de rose. Ce spectacle, il est vrai, suffisait à justifier, pour en jouir plus tôt, toutes les impatiences. Claire Bénéries se donnait le change sur les siennes en contemplant les vagues bleues qui caressaient la base minée du fortin normand, couleur de terre cuite. L'aventurier-fantôme s'y était-il réfugié ? Ou bien, était-il retourné aux sombres bords vers lesquels, depuis tant de siècles, on l'avait embarqué, ainsi qu'il le rapportait lui-même, debout sur sa nef funéraire, son épée nue à la main.

#### IV

L'INCONNU invisible hantait décidément la pensée de Claire. Parmi toutes les phrases folles qu'il lui avait dites et que retenait sa mémoire, le souhait de Théocrite s'y insinuait. De même que le serpent força Eve à s'apercevoir qu'elle était nue, Claire en répétant innocemment : « Fasse le Ciel que je tienne entre mes bras la femme aimée en regardant la mer de Sicile », s'avisait qu'elle était seule. Elle l'entendait tout à coup dans le sens biblique, peut-on dire. Mais pourquoi cette constatation, qu'elle aurait pu faire depuis longtemps déjà, l'attristait-elle soudain ? De cette « certaine façon » n'était-elle pas seule déjà avant son deuil ? Dès que ce doute sortit vague d'abord, puis plus précis du fond de son inconscient, Claire s'effraya. Aussi s'efforça-t-elle aussitôt de se convaincre du bonheur qu'elle eût éprouvé à séjourner sur ce rivage enchanté avec Germain Bénéries. Courtoisement elle essaya de l'évoquer. Mais Germain Bénéries, bibliophile silencieux, aux gestes lents, à la voix monocordé, refusait d'apparaître sur ce fond d'ardente nature. Il se déroba. Claire s'entêta... Cet exercice factice et sans charme la lassa bientôt. Sa volonté d'être, au-delà de la tombe, une épouse fidèle, vacillait au souffle embaumé des orangers en fleurs. Cependant son rêve, que dissipait sa ténacité à y introduire son mari défunt, se reformait, dès qu'elle s'y abandonnait, passive. Chose singulière, il s'alimentait des naïves imaginations de sa tendre adolescence ; alors qu'elle donnait à « l'Homme de sa vie » les traits du personnage d'une vieille gravure qui décorait sa chambre. C'était,

ce personnage, Hoche, Kléber ou Marceau, elle n'avait jamais bien su. L'allure triomphante de ce héros lui faisait paraître fades les petits jeunes gens qui l'entouraient. En ce temps-là, elle avait quinze ans ! A dix-huit, elle riait de sa ridicule sottise et convenait que la dernière raison propre à décider du choix d'un prétendant serait son allure guerrière et sa figure romantique. Le doux Germain Bénéries, d'esprit fin, de manières correctement affables, la contenta fort bien. Mais pourquoi, à présent, la figure chimérique que n'eut point le fiancé de son destin revenait-elle l'obséder ? Pourquoi, tandis qu'elle ramassait les forces de son souvenir sur le visage d'un être cher, un autre, appartenant à elle ne savait qui, violait-il le sanctuaire de sa pensée recueillie ?

Le mystérieux inconnu avait dit : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul... » Pour la femme non plus, sans doute. Si Claire ne se fût pas trouvée infiniment seule, en face de cet horizon merveilleux, eût-elle songé à celle qu'étreint un amant devant la mer voluptueuse de Sicile ? Mais il y avait un moyen d'échapper à cette solitude qui, tout à coup, lui pesait ; que n'entraît-elle en relation avec quelques-uns des touristes de l'hôtel-couvent ? Jusque-là elle n'avait remarqué personne. Elle allait ouvrir les yeux, regarder autour d'elle... Peut-être reverrait-elle son « revenant ». Le revoir au grand jour lui enlèverait cette auréole de mystère qui la suggestionnait.

Claire ne vit que quelques Américains, un épais professeur allemand, vêtu de lainages verdâtres, la plume de faisan au feutre, et une vieille dame anglaise...

N'avait-il pas dit aussi : « J'adore les vieilles dames anglaises... »

## V

**L**A vieille dame anglaise s'appelait miss Cavendish. Elle avait les cheveux blancs, un visage fin et une grande distinction. Elle marqua tout de suite sa sympathie à Claire en avances gracieuses. Claire y répondit avec empressement dès que chanta à son oreille ce : « Moi, madame, j'adore les vieilles dames anglaises... »

De son côté, miss Cavendish notait comment cette jeune Française attirait les regards à la façon de la fleur d'héliotrope, dont la couleur discrète passerait inaperçue si son parfum n'arrêtait les plus indifférents. Le parfum de Claire Bénéries, c'était son charme. Charme rare qui, une fois entrevu sur ce visage désenchanté, le rendait prenant et inoubliable.

Miss Cavendish qui cherchait toujours l'emploi de sa psychologie sans cesse en éveil, se prit subitement d'un grand intérêt pour cette physionomie féminine qu'embellissaient et rendaient touchante les moindres émotions intérieures. Elle observa combien, sous ces paupières à l'ombre triste, la pensée se nuançait en doux reflets; combien la sinueuse ligne des lèvres indiquait de sensibilité délicate. Mais que cette jeune femme avait donc l'air de s'ennuyer! Miss Cavendish ne résista pas au désir de la distraire. D'ailleurs, cela la changerait de la compagnie du professeur Prulzor, l'Allemand au feutre orné d'une plume de faisan, avec qui elle discutait de l'empereur Frédéric.

Miss Cavendish aimait les personnes qui sortent de l'ordinaire d'une façon fougueuse et passagère; il était indifférent à son engouement et à son éclectisme qu'elles fussent mortes ou vivantes. Toute une saison à Londres, elle avait suivi Gladstone et, deux hivers de suite, à Rome, le cardinal Rampolla; Savonarole l'avait préoccupée deux ans et César Borgia six mois.

Miss Cavendish qui, cette fois, visitait l'Italie du Sud pour étudier cette période de première Renaissance du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, cherchait à travers les Pouilles la trace des châteaux qu'éleva le Hohenstauffen. Elle était passée à Foggia, à Lucera. Là où le potentat avait entretenu un sérail de houris turques, une garde sarrasine et un haras de chameaux, il ne restait aucun vestige de son luxe oriental. A Castel del Monte, Miss Cavendish avait été plus heureuse. Le château restauré, elle avait pu, du haut des tours, contempler ces plaines de la Capitanate au delà desquelles le regard de l'insatiable conquérant assignait les bornes d'un chimérique empire allant des rives de la Baltique aux steppes de la Mongolie.

Le professeur Prulzor attribuait à Frédéric II l'honneur de l'éclatante civilisation sicilienne. Miss Cavendish prétendait que tout son mérite consistait à avoir perpétué la tradition des conquérants normands vrais auteurs, à son sens, de cette première Renaissance. Avant que Frédéric II n'élevât ses châteaux, le roi Roger n'avait-il pas marqué d'un génie élégant et éclectique la cathédrale de Céfalu, la Palatine de Palerme, le cloître de Saint-Jean-des-Ermites? En attirant à sa cour des médecins arabes, des rabbins juifs, des jurisconsultes d'Espagne et des décorateurs mosaïstes, Frédéric n'imitait-il pas Roger II qui avait retrouvé la beauté antique en évoquant les ombres de Virgile et de la sibylle Erythrée? Qu'était l'indifférent épicurisme de l'empereur allemand comparé à la chrétienne tolérance de Guillaume le Bon?

Claire Bénéries, avec qui Miss Cavendish s'épanchait en longues causeries sur la terrasse aux vignes vierges, était bien de cet avis. Les conquérants normands lui semblaient fort sympathiques, surtout depuis que l'un d'entre eux, revenant aux lieux de ses exploits, lui était, s'il le fallait

croire, si singulièrement apparu. En écoutant Miss Cavendish, Claire s'apercevait qu'il est réellement des endroits de la terre où les morts sont comme des amis retrouvés. Miss Cavendish incitait Claire à une hardiesse de pensée l'inclinant à envisager que son « inconnu » n'avait peut-être pas menti, autant qu'on le pouvait supposer, en affirmant qu'il était, « ressuscité », un de ces anciens chevaliers d'aventures. Claire se promit, dès qu'elle serait plus intime avec l'érudite Miss Cavendish de lui conter son extraordinaire rencontre. Miss Cavendish, « esthète voyante », n'était-elle pas particulièrement qualifiée pour expliquer une énigme de ce genre ?

## VI

**M**ISS Cavendish confia encore à Claire qu'elle était de la religion du Saint-Esprit. Elle se proclamait disciple de ce Joachim de Flore, que Dante place au Paradis parmi les grands mystiques. Selon la doctrine de cet ermite calabrais du XII<sup>e</sup> siècle, Miss Cavendish attendait, après la venue de l'antechrist et la catastrophe inouïe qu'annonce l'Apocalypse, le « devenir divin », l'église des Parfaits. Elle voyait la rédemption, commencée par la mort de Jésus, s'achever par un grand mystère de souffrance, supporté par tous : chaque chrétien élevé à devenir un « Christ » prêt à sacrifier sa vie pour ses frères.

Claire se complaisait à entendre Miss Cavendish. Elle lui apprenait comment François d'Assise, après le prophète calabrais, faisait franchir à l'esprit humain la première étape de la liberté. Tous deux n'avaient-ils pas prêché que le salut ne viendrait pas des puissants, des papes, des conciles, mais qu'il s'accomplirait par la force des âmes les plus simples, les plus obscures. C'était cette aurore symbolique que Joachim et François saluaient d'un « Veni Creator » émerveillé. Tous deux préparaient l'aube du « temps prédit ». Un jour se lèverait sur la terre un soleil de vérité si beau qu'il ferait oublier Phébus Apollon !

Miss Cavendish se plaisait tant auprès de Claire qu'elle retardait ses projets. D'ailleurs, elle hésitait encore. Irait-elle en Calabre visiter les sites sauvages et alpestres où Joachim, son prophète, avait vécu solitaire, la thèbaïde de Pétrala, le sommet du mont Sila ? Rechercherait-elle d'abord au fond de la vallée de l'Alinto l'emplacement de cet étrange coin de terre où, jadis, fleurissait et reflourissait, ainsi qu'une plante merveilleuse, propre à son sol, l'abstraction métaphysique ? Cette cité d'Hyélé-Viala, perpétuant à travers les âges son influence spiritualiste, tour à tour berceau

de l'école pythagoricienne, temple de l'orphisme et des mystères dionysiaques, patrie de saint Thomas d'Aquin, de Giordano Bruno, de Campanella, attirait Miss Cavendish. Depuis longtemps elle rêvait d'un pèlerinage vers la cité maritime, dont la grève avait vu mourir Zénon pour la liberté et Xénophon s'opposer à ce qu'on offrît des sacrifices à la sirène Leucosia.

L'imagination de Miss Cavendish, enrichie par son érudition, lui procurait des visions merveilleuses. Quel ne fut pas l'étonnement de Claire lorsque sa nouvelle amie lui rapporta comment elle avait vu Pœstum ! Là où le commun des mortels n'aperçoit qu'une plaine maudite et désolée, Miss Cavendish avait contemplé l'antique Poseïdonia, la cité neptunienne du dieu de la mer. Elle assurait avoir surpris le dieu éponyme, bercé par le flot, au pied même des escaliers du temple. Il brandissait son trident parmi le cortège bruyant et lascif des néréides. Miss Cavendish voyait encore les tritons joufflus sonner de leurs conques marines, et les sirènes argentées, sous le rayonnement solaire, dorer leurs torses blonds sur la pierre chaude. Le jour de sa visite aux deux temples, Miss Cavendish disait encore comment les Nuées, filles de Néflée et de Jupiter, voilaient un ciel lointain qui semblait déverser, du fond des temps, le mélancolique regret de ne plus éclairer les autels consacrés à Poseïdon, à Déméter Couratrophos et à Perséphoné Coré.

Ces conversations entretenaient Claire dans un état d'esprit où le merveilleux voisinait avec le réel. Miss Cavendish n'était plus une « vieille dame anglaise », mais une fée qui, d'un coup de baguette magique, l'introduisait dans un monde enchanté, peuplé de héros fabuleux, de chevaliers casqués et d'aventuriers conquérants... C'était d'eux que Miss Cavendish s'occupait maintenant. A Claire elle apprenait le nom des douze Tancrede : Drogon, Bras-de-Fer, Robert-l'Avisé, Humphrey...

Ainsi que Marguerite au rouet, Claire soudain soupira :

— Je voudrais bien savoir lequel pourrait bien être mon « revenant » ?

— Vous dites ? interrogea Miss Cavendish.

Claire narra sa surprenante aventure. Sans s'étonner davantage, Miss Cavendish exigea des précisions. Comment était le personnage ? Claire le dépeignit.

— Grand, fort, brun, dites-vous ? Alors ce n'est ni Robert, ni Roger. Ne serait-ce pas cet Hugon Toutebonne qui, sans gantelet de fer, assomma d'un seul coup sur la tête le cheval du parlementaire grec ?

Claire ne le pensait pas. Son « revenant » était athlétique, mais fin. Il ne devait pas avoir ce poing grossier.

— Attendez, j'y suis ! s'exclama Miss Cavendish, votre « revenant », un revenant qui parlait si bien, mais c'est Bohémond !... Bohémond d'Antioche.

— Qui vous le fait croire ?

— L'emballement, pareil au vôtre, d'une autre femme. Cette pauvre Anne Comnène ! Comme c'était une femme de lettres, elle a consigné dans son livre, *l'Alexiade*, l'impression que lui firent la taille fine, les larges épaules, enfin toute la redoutable séduction de ce chevalier. Elle affirme qu'il était bâti d'après « le canon de Polyclète » et qu'il n'existait si « beau parleur » !

— Alors, c'est lui ! jeta impétueusement Claire en riant.

Devant le visage illuminé de la jeune femme, une idée singulière jaillit du cerveau fantaisiste de Miss Cavendish. Pourquoi ne pas tirer parti de l'incident afin de raccommoder cette jeune veuve avec la vie ?

D'un ton posé, le plus naturel du monde, Miss Cavendish prononça :

— Vraiment, madame, cet aventurier qui « revient » le soir sur cette terrasse regarder le port d'Amalfi où, sans doute, il débarqua il y a huit siècles, m'intrigue au plus haut point.

Rêveuse, elle acheva plus bas :

— Que sait-on ? Est-on si sûr que la mort dissolve la personnalité, surtout s'il s'agit de gens doués d'une vitalité exceptionnelle. Les morts, certains morts surtout, sont-ils aussi morts que les vivants qui oublient de vivre ?...

Miss Cavendish releva la tête et regarda Claire dans les yeux.

— Que diriez-vous si je vous proposais de vous aider à retrouver ce fantôme ?

Cette offre spontanée et inattendue achevait de rendre réel ce qu'il y avait encore pour Claire de brumeux et d'illusoire dans l'apparition de son « revenant ». Quelle réalité, tout à la fois séduisante et inacceptable ! Mais convenait-il vraiment qu'elle partît ainsi, avec une dame anglaise qu'elle ne connaissait pas, à la recherche d'un passant qu'elle connaissait moins encore ?

## VII

**N**APLES ! Eh bien ! Naples ressemble à une femme qui ne serait belle qu'avec des bijoux, beaucoup de bijoux ! Enfin que resterait-il de Naples sans les jeux de la lumière sur son golfe ? Moi, je déteste Naples. Il y a trop de femmes débraillées, ébouriffées, trop surtout de jolis garçons, cravatés de rose.

— Chut !



Le marquis Arsonnelli se pencha sur le dossier du fauteuil de miss Flossie Coxlebey.

— Chut ! murmura-t-il de l'air suppliant d'un maître de maison qui s'adresse à la plus jolie de ses invitées.

Miss Flossie Coxlebey rougit, oh ! à peine, car une jeune Américaine endiablée a toujours le courage de ses gaffes, et son regard vif et violet suivit la direction de celui d'Arsonnelli qui désignait une personne blonde aux yeux de faïence, aux doigts alourdis de trop belles bagues mal montées ; au corps massif et gras sous une robe de mauvais goût.

Miss Flossie mordit ses jolies lèvres pour ne pas rire.

— Qui est cette dame ?

— Mais vous la connaissez.

— Des femmes de ce modèle, jamais !

— Allons, enfant terrible, on peut être « agréable » sans se faire habiller rue de la Paix, et la princesse Dorothee...

— Vous avez présenté Mme Gigroletti. Alors c'est elle ! Elle, la princesse aux trois maris.

Un petit rire étouffé perla, jaillit, s'éteignit sournoisement.

— Dites, son troisième mari est-il là ?

Le marquis Arsonnelli soupira avec résignation.

— C'est ce petit brun trapu à la moustache en croc.

D'un air entendu, miss Coxlebey jugea.

— Du gibier de Naples ! Ceux qui réussissent comme celui-là, expliquent la carrière que la plupart y choisissent. Ah ! tous ces jolis garçons qui, dans cette damnée ville, passent leur temps à poignarder les étrangères de regards assassins, voilà donc ce qu'ils attendent. Et qu'est-ce qu'il y faisait celui-là à Naples ?

— Il était contrôleur du funiculaire du Vésuve.

— Alors il n'a fait que changer de volcan ?

Au repos, la princesse Dorothee semblait une génisse somnolente. Seule la courbe molle et alourdie de sa lèvre inquiétait sur ses appétits. Cependant miss Flossie qui avait, comme tous les gens de sa race, du respect pour « ceux qui osent » considérait l'ex-princesse. Elle cherchait à pénétrer le ressort de sa hardiesse à secouer les conventions tyranniques dont elle portait le poids depuis sa naissance. Mais sur sa physionomie de blonde sentimentale aucun signe d'énergie ne transparaissait. Son regard vide et puéril révélait surtout qu'elle louchait presque. Sans doute, pensa Flossie, à cause de l'hésitation où l'acculait l'antagonisme perpétuel de son instinct fraîchement débridé et de ses anciens préjugés héréditaires.

Mais l'attention de miss Coxlebey se détourna de Dorothee Gigroletti pour se porter sur une nouvelle venue.

— Je prendrais plus volontiers celle-ci pour une princesse, remarquait-elle.

De fait, Claire Bénéries qui venait d'entrer, tout de blanc vêtue, méritait cette appréciation.

Comment miss Cavendish l'avait-elle pu décider, d'abord à partir pour Palerme ; ensuite, à l'accompagner au thé que donnait dans son logis de garçon l'aimable marquis Arsonnelli ? Mais Claire était là sans doute pour la seule raison qu'il était écrit au livre de son destin qu'elle devait y être. L'habitude qu'elle avait de parler peu la dispensait de recourir aux banalités coutumières qui, dans la circonstance, auraient pu lui servir à cacher son étonnement. Jusqu'alors elle ignorait ce qu'en fait de rencontres singulières peut offrir un salon cosmopolite. Cette princesse allemande, devenue une petite bourgeoise napolitaine, cette jeune Américaine garçonnière, aux yeux impertinents, la déroutaient.

Le marquis Arsonnelli avait pour apprivoiser une visiteuse aussi renfermée que Claire, la ressource de lui faire visiter ses vastes appartements, où l'électricité domestiquée remplaçait un personnel zélé et nombreux. D'un simple bouton pressé s'obtenaient, à la seconde, toutes les commodités du confort moderne. Le tapis d'amiante chauffait à propos les pieds refroidis ; une tasse de thé bouillant sortait du samovar, un œuf cuit à point d'un coquetier d'argent. Sans qu'on prît la peine de bouger, les portes, les fenêtres et les meubles s'ouvraient sur un signe, une table toute servie s'élevait du parquet. Offrait-elle parfois couchée sur un plat d'or une esclave nue ? Le marquis Arsonnelli n'eut pas l'inconvenance de le confier à Claire.

Simplement il disait :

— Voilà, j'ai arrangé ma vie pour n'avoir besoin de personne !

On comprenait qu'il jouissait avec un égoïsme voluptueux de ce qu'aucune présence parasite n'eût à venir, par obligation professionnelle ou sentimentale, troubler sa solitude. Il se montrait fier d'avoir trouvé la formule, bien moderne, d'un foyer de vieux garçon méticuleux et maniaque. En regardant tous ces petits boutons changés en serviteurs empressés, ponctuels, qui tous coopéraient à un service complet, fort bien entendu et plein de surprises, Claire amusée songeait qu'elle voyait réalisé ce qu'elle lisait, petite fille, avec admiration et incrédulité, dans les contes de Mme d'Aulnoy. Chez le marquis Arsonnelli, tout se passait comme dans ce château féerique où des mains invisibles et subtiles s'empressaient autour de l'hôte. Ce château, il est vrai, était celui de Psyché et de l'Amour ! La simple demeure du marquis Arsonnelli n'avait pas cette prétention et pourtant...

Quand, après avoir visité cet appartement si parfaitement machiné, Claire revint dans le salon, elle y trouva un dernier visiteur. En grande conversation avec miss Coxlebey, il tournait justement le dos à la porte

par laquelle Claire rentrait. Tout de suite, invinciblement, il attira ses regards. N'eût-elle pas juré?... Mais non, elle était folle. D'ailleurs comment reconnaître quelqu'un qu'on n'a même pas vu! Son « revenant » avait-il ce profil aigu et arqué? Cet air d'audace et d'indifférence, d'orgueil nonchalant et de méchanceté sarcastique? Celui-ci avait aussi une bouche passionnée jusqu'à la violence, des yeux durs. Sa physionomie de condottiere et son allure d'homme de race et de proie inquiétait et fascinait.

Il continuait de parler à Miss Coxlebey... Ah! qu'il tardait à Claire d'entendre le son de sa voix... Ce n'était encore que Miss Coxlebey qui parlait.

— Pourquoi, disait-elle, tandis qu'attentivement Claire Bénéres prêtait l'oreille, est-on dans un état d'esprit si différent au bord de la mer ou dans la montagne? Les gens qui se baignent sont en disposition d'entrer en coquetterie. Les alpinistes aiment la solitude... Ils ne pensent qu'à monter toujours. Heureusement que je vous ai rencontré à Biarritz... C'est une justice à vous rendre, vous faites la cour comme personne... A Saint-Moritz, à deux mille mètres d'altitude, me l'auriez-vous faite?

Alors il parla et, bien qu'il ne dît rien d'insensé, Claire le reconnut.

— J'aime à penser, miss Flossie, raila-t-il, que n'importe où, vous auriez été contente de moi. Mais votre remarque est fort juste. Ce n'est pas pour rien qu'on représente les grottes marines peuplées de sirènes et celles des montagnes habitées par des ermites. C'est charmant de rester couché tout de son long sur le sable d'une grève; c'est beaucoup moins gai d'aller toujours plus haut vers les cimes. Aussi, pourquoi ces cimes, situées près du ciel, sont-elles désolées, perdues dans les nues et toujours couvertes de neiges éternelles? Si j'avais été le Créateur, j'aurais placé plutôt à leur faite, afin de récompenser l'effort, ces fameux jardins des Hespérides, qui s'écrasent ici et montent les uns sur les autres. Mais, probablement, j'eusse agi sans discernement, en parfait imbécile qui n'entend rien aux symboles, car certainement ce dont le Seigneur a voulu nous instruire, en composant les choses comme elles sont, c'est que, dans tout élan, que ce soit celui d'un mont vers l'azur, ou celui d'une âme vers l'idéal, la condition essentielle pour y atteindre, c'est d'arriver dépouillé et nu, virginalemeut blanc.

Ah! que tout cela était bien de lui! Mais, comme il n'y a pas de joie sans mélange, Claire, en goûtant celle de retrouver son « revenant », ressentait, en même temps, une amère désillusion. Eh quoi! eût-elle préféré qu'il restât insaisissable? Qu'il n'eût jamais parlé qu'à la Dame d'Ombre? Regrettait-elle de n'avoir point créé de toutes pièces un être fantomatique, n'appartenant qu'à elle et qui, par conséquent, se fût trouvé bien empêché d'être ce coureur de villes d'eaux, dont la faconde paraissait s'adresser indifféremment à toutes les femmes.

Une question, que quelqu'un posa justement au personnage qui l'occupait, arracha Claire à ses réflexions.

— Est-ce, lui demandait-on, la première fois que vous venez à Palerme ?

Il répondait et Claire tressaillit.

— La première fois ! Plaisantez-vous ? Mais la première fois que je vins ici, ce fut le jour où j'y entrai au galop de mon cheval, la lame au poing !

Cette répartie inattendue fixa soudain l'attention de Miss Cavendish. Qu'entendait-elle ? Ce gentleman serait-il le fameux « revenant » qu'avec Claire elle cherchait ? Miss Cavendish fit peser sur lui un regard scrutateur. Malgré ce que le smoking enlève de romantique à l'allure de nos contemporains, cet étranger lui paraissait précisément doué d'une physiologie qui rendait bien possible qu'il fût, réincarné, un chevalier d'autrefois. Miss Cavendish, ayant reporté ses regards sur sa jeune amie, ne douta plus, en surprenant l'air extasié qu'avait pris le délicat visage de Claire, qu'elle ne se trompait point. Mais, avant qu'elle eût eu le temps de se le faire présenter, il avait disparu...

## VIII

**E**H bien ! c'était lui ?

Au grand étonnement de Miss Cavendish, cette question ne provoqua, de la part de Claire, qu'un sourire ambigu.

— Que vous a-t-il dit ?

La stupéfaction de Miss Cavendish fut à son comble quand Claire lui eut avoué qu'elle continuait d'ignorer le nom de son inconnu, et qu'ils ne s'étaient point parlé.

Une fois la certitude acquise qu'elle ne se trompait pas, Claire avait éprouvé surtout l'amère déception que son « revenant » fût ce monsieur bien vivant qu'on rencontrait, flirtant comme n'importe qui, dans un salon cosmopolite.

Miss Cavendish sourit d'abord, puis elle observa :

— Vous pensez sans doute comme Oscar Wilde que les personnages les plus réels sont ceux qui n'ont jamais existé, donc que votre « revenant » gagnerait à demeurer un mythe. Enfin, il existe ; prenez-en votre parti. Contentez-vous, pauvre petite madame, qu'il soit aussi beau que le chevalier Bohémond... bien qu'il ressemble plutôt au Coleone. Avec

cette figure-là, on était jadis un condottiere; aujourd'hui, avec la même, je ne sais pas du tout quel homme on peut être... Enfin, nous le verrons bien...

Miss Cavendish n'eût point été Miss Cavendish si, à travers la réalité elle ne se fût amusée à saisir les fils tenus de l'invisible réseau reliant les événements du passé à ce qui subsiste de leur pérennité. La moindre idée, autour de laquelle se cristallisaient les fantaisies de son sens artistique, aiguïsait sa verve. Le point générateur une fois trouvé, son esprit travaillait avec une intensité prodigieuse, parfois même un bonheur inouï. C'est qu'elle possédait cette intuitive perception, susceptible de communiquer avec tout ce qu'il y a d'inexprimable dans la source de nos émois.

Elle avait coutume de répéter :

— Ce que la vie a de meilleur, c'est l'idée qu'elle nous donne de je ne sais quoi, qui est peut-être ailleurs, mais sûrement point en elle. Mais avec ce qu'elle nous donne de réel, on peut heureusement fabriquer un peu de surnaturel.

Clairé subissait l'ascendant de l'étrange esthète. Sa parole vive et inattendue lui distillait une sève intellectuelle vivifiante, dont elle appréciait la surexcitante vertu. Par les œuvres d'art que Palerme offrait à leur curiosité passionnée, Miss Cavendish lui faisait comprendre quelle inspiration particulière guidait les mosaïstes de cette Renaissance prématurée qui, au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle, brillait en Sicile. Elle créa un type de surhomme avec la physionomie propre aux conquérants, aux coureurs de mers, aux hommes de proie. Visages rudes, énergiques, audacieux; corps d'athlètes vigoureux et forts... A Monreale, à la Palatine, les mosaïstes siciliens de cette époque ont glorifié avec une franchise charmante les nouveaux héros devenus les Maîtres. Même, ils ont prêté leur prestance farouche aux personnages bibliques et sacrés qu'ils représentaient sur les murailles des cathédrales. Ces artistes enthousiastes étaient-ils convaincus que leurs modèles apportaient, par l'action brutale, un idéal régénérateur à Trinacria voluptueuse? Ou bien leur génie ne s'inspira-t-il que d'une flatterie opportune à l'adresse de leurs vainqueurs? Ce qu'il y a de certain, c'est que leur admiration pour ces mâles superbes délivra les mosaïstes siciliens de l'esthétique byzantine. Ah! il n'est plus question, pour eux, de marquer le masque humain de mort anticipée, de ligoter le corps d'hypocrisie, de le montrer vidé, inerte, dépourvu du rythme vital. Nettement leurs œuvres reflètent la vision qu'ils reçoivent d'une humanité rajeunie par le barbare victorieux. Leur technique sans réminiscence ne leur fait pas retrouver la beauté grecque comme à Nicolas de Pise; ce qu'ils transcrivent, c'est la réalité de ces figures nouvelles qu'ils ont sous les yeux. Ces hommes de violence et de saccage ne ressemblent ni à Mars, ni à

Antinoüs. Ils ont la rudesse austère, la vigueur ardente, le coup d'œil d'aigle des êtres neufs. Aucun art encore ne s'est complu à emprunter leurs visages pour rendre la plus noble beauté humaine. Est-ce une basse flatterie à l'adresse des conquérants qu'ont voulu les mosaïstes siciliens de cette période, lorsqu'ils donnèrent au Christ de la Cathédrale de Monreale cette formidable tête de forban ? D'ailleurs, pour augmenter la portée de cette innovation audacieuse, ils exagèrent encore en faisant du traître Judas, de celui qui trahit par un baiser, un éphèbe efféminé.

— Singulière peinture religieuse ! remarquait Miss Cavendish, qui ne glorifie ni les humbles, ni les vaincus, ni les contemplatifs, et n'exalte que le vainqueur.

Avaient-ils tort ? Après tout, pourquoi ces artistes n'auraient-ils pas été séduits par la vitalité prodigieuse de ces êtres aux appétits déchaînés, que leur instinct brutal, avide de jouir, jetait sur la Sicile fille du Soleil ?

Miss Cavendish finissait par admettre que, si les mosaïstes siciliens substituèrent aux physionomies conventionnelles des prophètes, des apôtres, des anges et des saints, celles des pirates barbaresques et de ces hommes du Nord sortis des forêts lointaines, ce ne fut qu'avec admiration et par naïve candeur. D'ailleurs, immortaliser ses conquérants, n'était-ce pas surtout célébrer Trinacria ? Miss Cavendish se demandait si tous ces chercheurs d'aventures accourus vers elle ne la voyaient pas, en abordant l'île enchantée, sous la forme féminine d'une belle esclave lascive. Le droit de la posséder, ils le fondaient sur l'ardeur de leur désir... Et l'histoire de Trinacria ne prouve-t-elle pas que sa passive sensualité d'amoureuse excusait tout, pourvu qu'on la violentât, qu'on l'arrachât à un rival. L'homme qui la prenait de force pouvait bien commettre toutes les perfidies, piper même les dés, afin de mettre plus sûrement dans son jeu le hasard complice contre la Fortune inexorable ; s'il était le plus fort, elle était à lui. Alors elle couchait son vainqueur sur un lit de roses, elle l'amollissait de délices ; puis, capricieuse, inassouvie, dès que son sortilège enchanté avait éteint l'âpreté sauvage, la rudesse farouche de l'aventurier aux mains duquel elle était tombée, elle le rejetait pour se donner à un autre...

Si Trinacria prenait ces brutes audacieuses qu'attirait sa lumineuse beauté, en revanche, délicate courtisane, elle les civilisait. L'éclectisme qu'elle mettait à accueillir des hôtes d'Asie, d'Afrique, de Candie, d'Espagne, du Nord, des mers brumeuses, de partout, créa cette atmosphère palermitaine unique, adorable, où vainqueurs et vaincus s'acceptaient avec une indifférence souriante, un scepticisme tolérant. Ce ne fut pas impunément que, dans son sein, jouir était l'affinité qui rapprochait les individus de races diverses qu'elle retenait et captivait. Aussi, par gratitude, chacun tient à honneur de lui laisser un enseignement. Du Juif

et de l'Arabe, elle apprit qu'il « faut réussir », du Byzantin que, pour y arriver, on peut employer la ruse ; du pirate et du Normand que ce qu'il y a de plus beau, c'est l'audace et la force. Comment s'étonner que, si riche d'expérience, elle eût soufflé à tous ses possesseurs successifs des vérités encore trop nues pour le reste du monde, qu'elle leur eût donné surtout le goût de l'allégresse voluptueuse ? Cette allégresse, ils la cueillaient dans les jardins mauresques de Palerme !

Palerme ! Qu'elle était bien, ainsi que le proclamait l'inscription de ses étendards, « la cité de la félicité, de la noblesse, de la réalisation durable, du bonheur, du bon accueil, de la fortune, de la splendeur, de la beauté, de l'accomplissement de tout désir et de toute expérience, du plaisir du jour et de la nuit, de la sympathie, de la santé, de la satisfaction ! »

Si quelqu'un ne doutait point que tout cela fût exactement vrai, c'était évidemment Claire Bénéries. Ce qui était écrit sur les étendards de cet ancien paradis ne trompait point.

« Palerme, redisait Claire, cité de la réalisation du bonheur, de l'accomplissement de tout désir, de toute espérance... de la félicité et de la sympathie... »

## IX

EN tout autre circonstance, si une cause inexplicable ne l'y eût forcée, Claire Bénéries aurait-elle remarqué que ce matin-là, dans les jardins de l'hôtel Hygie, il y avait positivement des avances dans l'insistance de Miss Coxlebey à se promener de son côté. A moins d'une impolitesse notoire, il y fallait répondre. D'ailleurs, son essai de cordialité devait être récompensé. A peine Claire s'arrêtait-elle auprès de la joyeuse jeune fille que celle-ci hélait quelqu'un.

— Holà ! Venez donc par ici...

Pour la dame charmante arrêtée auprès d'elle, tout de suite Flossie Coxlebey ajoutait :

— Vous connaissez, n'est-ce pas, Constantin Hearn ?

Il était devant elle et, enfin, elle savait son nom. Toutes les syllabes de ce nom se détachèrent pour, au fond de son cœur, se répercuter en mille échos. D'abord, elle ne le put regarder parce que, penchés tous trois contre la balustrade de la terrasse, il convenait de contempler la mer. A leurs pieds, entre les roches rouges, elle étincelait comme si, durant la nuit, toute la voie lactée y fût tombée. De l'autre côté du golfe, ses pro-

fondeurs bleues recevaient les reflets de ses vieilles maisons couleur de jasmin et de rose.

Miss Coxlebey déclara :

— J'adore Palerme. Et vous, Hearn ?

La voix que Claire avait cru quelque temps n'avoir entendue qu'en rêve, résonna de nouveau à ses oreilles.

— Oh ! moi, répondait Constantin Hearn, j'aime les villes qui se reflètent dans l'eau et les femmes qui savent consulter leurs miroirs. A force de se contempler, les unes comme les autres deviennent forcément coquettes et le désir de plaire les rend agréables et jolies

— Il y a cependant des villes haut perchées qui ne sont pas mal.

— On les aime pour d'autres raisons : parce qu'elles font les difficiles et ne permettent pas à tout le monde d'arriver jusqu'à elles.

Interviewer est une manie américaine.

— Alors, continuait Flossie, quelles villes détestez-vous ?

— Les villes sottement assises dans une plaine et où vous mènent toutes les routes. Elles me font penser à la princesse Dorothee Gigroletti.

— Hearn, y a-t-il des villes où aussi, par comparaison, vous avez pensé à moi ?

— Certes ! Dans toutes celles où on se casse la tête pour inventer des sports coûteux et des danses nouvelles.

La jolie Américaine s'inquiéta :

— Voulez-vous me dire quelque chose de désagréable ?

— Je vous réponds avec la sincérité que vous attendez de moi, je suppose...

Miss Coxlebey montra Claire demeurée silencieuse.

— Et Madame... Madame que vous ne connaissez pas...

— Madame... dir-il, sans regarder Claire et en répétant lentement, Madame que je ne connais pas... me fait rêver d'un refuge perdu dans la montagne, un de ces refuges auquel aspire avec ses dernières forces l'alpiniste blessé ou égaré parmi les glaces...

Miss Coxlebey haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas gentil avec moi, ici, Hearn ! Quelle différence avec l'été dernier à Biarritz... De qui êtes-vous amoureux à Palerme ?

Que cette conversation devenait ridicule ! Claire en avait vraiment assez entendu.

— Dites, répétait agressivement Flossie Coxlebey, il y a sûrement ici une femme qui vous occupe.

— C'est un secret.

— Oh ! je saurai bien.

— Je ne crois pas.

Il y eut un petit silence ; puis Flossie reprit, agressive :



— Jouez-vous ici, et êtes-vous plus heureux qu'à Biarritz ?

Une expression de vive contrariété assombrit brusquement la physiologie de Constantin Hearn.

— Miss Flossie, dit-il avec une hauteur dure, je ne vous ai jamais donné le droit de me poser des questions indiscrettes.

Le sourire se figea soudain sur les lèvres rieuses de la hardie jeune fille.

— Dites que vous me le retirez... Allons, je vous laisse... Soyez bonne pour lui, Madame, peut-être est-il lui-même ce voyageur égaré, en quête d'un abri...

A peine Miss Coxlebey se fut-elle éloignée qu'une peur étrange saisit Claire. N'avait-elle pas pourtant follement souhaité de retrouver encore cet homme ? Quelle émotion de joindre son regard au sien ! De les confondre créait entre eux une mystérieuse entente dont, aussitôt, ils éprouvèrent la sensation troublante. En même temps, une sorte de pudeur les avertissait qu'à cause de l'échange de ce fluide complice, ils ne pouvaient demeurer plus longtemps à se regarder ainsi sans sceller d'un consentement secret l'énigme de l'attraction qui, soudain, les liait. Comment un homme dont elle ne connaissait rien, ni l'honneur, ni la loyauté, pouvait-il prendre sur elle cet empire ? Pourquoi sa présence faisait-elle tout à coup pénétrer, ainsi qu'une caresse jusqu'à son cœur, le bleu foncé du ciel et le parfum du jardin ?

Il disait :

— Avez-vous bien vu Palerme ?

Avait-elle découvert l'endroit où on prend de son antique beauté la vision la plus intense ? Lui, conduit par une sorte d'instinct de sourcier, l'avait repéré.

Elle demanda :

— Vous voyagez beaucoup ?

Il avait vu en effet bien des pays.

— Si Miss Flossie était encore là, elle dirait que si j'ai passé dans toutes les villes du monde, je n'en connais que les tripots. S'il plaît à Miss Flossie de me juger ainsi, cela est apparemment de ma faute et parce que je n'ai pas essayé de lui donner sur moi une autre opinion. Cependant je suis fâché qu'elle ait dit cela devant vous.

— Alors, dit Claire lentement, vous êtes un joueur...

Il confessa :

— Oui, et à vous je vais essayer d'expliquer pourquoi. A toute heure je souffre d'une terrible hantise. Il faut que je sache si la Chance, la Veine, est ou non pour moi. C'est proprement quelque chose comme le supplice d'un amant qui ne pourrait vivre sans être certain que sa maîtresse lui est fidèle. Ma Chance, c'est ma divinité. Quand je gagne, ce n'est pas mon gain que j'emporte, mais une proie à laquelle j'ai donné,

une fois pour toutes, l'apparence séduisante de cette adorable petite Victoire de Naples. Comme elle n'a pas de tête, son manque de cervelle, en l'empêchant de raisonner ses préférences, me laisse l'espoir d'être favorisé... Ah! quand je crois la tenir entre mes mains, palpitante, souple, docile, esclave, quand je crois saisir ma Victoire par ses jambes légères...

Claire se reprenait passionnément à ces propos extravagants, inattendus.

— Cependant, essaya-t-elle, il doit exister d'autres moyens que le jeu pour s'enorgueillir de vaincre.

Il avoua :

— Pour exercer cette férocité à conquérir, latente en certains individus comme moi, non vraiment il n'y en a pas.

Il se prit à rire avec une bonne grâce charmante.

— Je vous demande pardon, madame, de vous effrayer ainsi de ma personnalité. Au moins, vous voyez que, si je veux forcer la Fortune, je ne tiens à forcer l'estime de qui que ce soit. Si, par aventure, quelqu'un m'aime, il m'aimera comme je suis.

Il était bien inutile qu'il cherchât à excuser, vis-à-vis de Claire, l'extrême outrecuidance de cette profession de foi.

— Je vous assure, il n'y a plus que le tapis vert pour s'y ruer comme sur un champ de bataille, pour y vaincre un adversaire... parfois y être très lâche. Conserver la maîtrise de soi, la correction de son sang-froid quand on risque son dernier louis, le premier venu n'en est pas toujours capable.

Il se tut, fixa l'horizon, comme s'il voyait passer sur quelque magique écran certaines des scènes dont il avait été acteur ou témoin, dans tant de maisons de jeux du monde et sur ces paquebots d'Amérique où l'on joue et perd des fortunes. Puis, subitement son visage, qui s'était contracté, se rasséréna.

— Mais je vous demandais si vous aviez vu Palerme ?

Était-ce à lui qu'elle pouvait avouer comment justement il se faisait qu'elle verrait Palerme à travers une évocation singulière, où il jouait son rôle.

— Je suppose, se contenta-t-elle de répondre, que vous me posez cette question parce que vous pressentez que je l'ai mal vue. Je ne perdrai donc pas le bénéfice de ce que vous comptez m'apprendre en vous assurant le contraire.

Il concéda :

— Vous avez raison ; je souhaite que vous me sachiez gré de vous révéler l'endroit où vous vous croirez dans l'antique Palerme. Allez un matin, un matin vous m'entendez, au petit cloître de Saint-Jean-des-Ermites...

Elle pensa qu'il ne voulait point la quitter sans prolonger, par ce conseil, l'influence qu'il avait sur ses actes.

Cependant, 'disciplinée par un sévère protocole mondain, elle résista à la tentation de prendre un rendez-vous avec lui, bien qu'elle se fût tout de suite et parfaitement décidée à visiter le lendemain matin même ce cloître qu'il vantait.

X

UNE goutte de rosée reflète le soleil et sa limpidité puérile suffit à contenir la gamme entière du prisme; qu'il faut peu d'espace pour enfermer toute la beauté terrestre! Quand Claire sortit de la chapelle San Giovanni et qu'elle entra dans le verger d'émeraude, une surprenante douceur la saisit. Entre les murailles millénaires, un jeune Eden ruisselait de rayons. Ils fusaient parmi l'ombre transparente des feuilles des figuiers entrelacés; ils s'épandaient sur le vert impérial des myrtes, sur la dentelle ajourée des fougères.

Après le verdoyant verger s'ouvrait le cloître paradisiaque. Une flore infiniment nuancée, au pénétrant parfum, se nouait aux arcades gothiques, aux chapiteaux fragiles, chantait dans le soleil la gloire des éternels printemps. Depuis le temps reculé des rois sarrasins et des princes normands, ils embaumaient ce lieu sans que l'hostilité des hommes s'y fût encore opposée. Depuis ces siècles lointains, c'était là la même odeur de santal, de narcisse, d'œillet et de térébinthe.

— Mon Dieu! songea Claire éblouie, s'il était là...

Et ce fut presque à ce moment qu'elle l'aperçut! Il venait à elle et tout de suite il parut reprendre une conversation interrompue.

— Voici où il fallait que je vous retrouve. Voici votre vrai cadre. Dites, vous me pardonnez d'avoir feint de ne vous pas reconnaître chez Arsonnelli et ensuite dans ce jardin d'hôtel?

— Vous aviez eu à Almasi moins de discrétion.

Elle savait bien qu'il saurait se défendre.

— Vous retrouver entre M. et Mme Gigroletti, non vraiment c'était insoutenable, après notre merveilleuse rencontre. Ah! ce soir-là sur cette terrasse! Vous sembliez sortir des ténèbres où jusque-là vous étiez ensevelie. Je ne sais quelle force me poussa, dès que je vous vis, à vous ressusciter. Vous étiez si pâle, presque diaphane. J'aurais voulu faire passer en vous cette ardeur que le soleil avait allumée dans mon sang. Le lendemain la Dame d'Ombre se serait réveillée dépouillée de ses voiles. Vous auriez gardé ce visage où rien n'est vain, où une douceur efface le mal qu'il devine en autrui, mais vous n'auriez plus été ni pâle, ni triste...

Vraiment, je vous assure, je ne vous ai débité des choses aussi décousues, aussi stupides, que pour vous arracher un sourire.

Il s'arrêta, la considéra un instant ; puis il reprit :

— Mais qui a mieux réussi que moi ? On dirait que vous n'êtes plus tout à fait la Dame d'Ombre. Il est vrai qu'ici... Cela ne veut pas dire que vous soyez encore la Dame de ce jardin de volupté.

C'était vrai, sa pudeur luttait contre l'enchantement du cloître parfumé. Mais lui, comme sa vigueur ardente s'y harmonisait ! L'incomparable lumière cernait d'un halo ses puissantes épaules, semblait se fondre à la chaleur vitale de son corps. Comme elle caressait le long pli creux de son masque durement modelé, brillait sur ses dents carnassières, découvertes par la mordante raillerie ! Quel mystère qu'il eût fallu précisément la physionomie particulière de cet homme pour éveiller la sensibilité de Claire, lui révéler la nature et la vie ! Qu'il eût fallu qu'il vînt pour qu'elle s'aperçût de la douceur qu'on éprouve à se laisser pénétrer par le voluptueux soleil ! En cet instant il lui bandait les yeux d'un voile pourpre, la vêtissait de joie vivante. Et tout à coup elle comprit comment on devient Danaë, recevant en présent du dieu tout l'or de ses rayons. Ils s'infusaient peu à peu dans ses veines et une sensualité divine l'envahissait.

Emerveillée Claire murmura :

— Ah ! découvrir la beauté du monde !

Il ne parut point étonné de cette exclamation.

— Surtout, compléta-t-il, découvrir le charme de la femme qui peut nous rendre si précieuse la minute qui passe ! Chacun de nous est une vivante énigme. La vôtre m'attire.

Il hésita, crispa ses deux mains souples autour des fines colonnettes.

— Mais je n'ai aucun droit à votre confiance. Je ne suis pour vous qu'un passant. Je ne sais même pas votre nom. Je n'ai voulu le demander à personne... Ici, dites-le moi...

Elle prononça lentement, comme si c'était une incantation, une formule magique :

— Claire Bénéries.

D'une voix blanche, lointaine, de conteur de légendes, il répéta :

— Claire... Et la Dame d'Ombre s'appelait Claire. Voilà bien l'ironie des choses.

Puis reprenant sur un ton naturel :

— On ne peut nier, par exemple, qu'il soit justement celui qui convient le mieux à être confié aujourd'hui à qui le reçoit dévotement, dans ce petit cloître de lumière.

Etrangement, il semblait à Claire qu'à cause de ce nom qu'il emporterait comme un talisman, ils pourraient, à présent, se séparer, sans qu'elle appréhendât que ce fût leur dernière rencontre.

LA réalité finit toujours, hélas ! par percer les nuages du rêve. Claire fut tirée du sien par cette appréciation de Miss Cavendish qui, dans le jardin de l'hôtel Hygie, lui montrait Constantin Hearn en compagnie d'une jeune femme à la beauté de gitane.

— Que cet être-là est donc supérieurement le bel aventurier !

Ce ne fut qu'à la réflexion que Claire s'avisa combien ce terme pris dans son sens péjoratif était injurieux. Miss Cavendish d'ailleurs devait revenir souvent sur ce qu'avait tout à la fois de remarquable et d'inquiétant cette physionomie de Hearn. Pour elle, cet homme respirait le mystère et ses airs hautains muraient de singuliers secrets. On savait déjà qu'il jouait. Peut-être n'était-il qu'un bourreau d'argent, incapable d'en gagner par d'honnêtes moyens, puisqu'il vivait surtout aux endroits où il n'est loisible que de le dépenser. Miss Cavendish prétendait l'observer avec soin. Elle croyait avoir surpris qu'on créait volontiers de la solitude autour de lui ; qu'une sorte de méfiance s'éveillait sur son passage. Sans doute était-il de ces êtres dont les passions rendent la personne tragiquement redoutable ; un de ceux qu'on craint sans les connaître, parce qu'on éprouve obscurément à leur contact qu'on est pour la société contre leur propre fortune. Et celui-ci semblait si bien quelque belle bête de proie lâchée pour la destruction. Tout cela, après tout, ce n'était que psychologie...

— Ne serait-il pas mieux, s'avisait Claire, de se renseigner auprès du marquis Arsonnelli ?

Mais, optimiste et hospitalier, Arsonnelli ne songeait guère à suspecter les personnes qu'il recevait. Constantin Hearn lui avait été amené par la princesse Seniavine Borosoff, dont le patronage était une sauvegarde. En somme, il trouvait ce Hearn fort correct, causeur précieux et de manières parfaites. Joueur, disait-on, mais c'est fort accepté à Palerme. Les hommes ne lui faisaient-ils pas grise mine pour la seule raison peut-être qu'il plaisait trop aux femmes.

L'opinion d'Arsonnelli sur Hearn rassura Claire. Elle lui permettait de le trouver sympathique en toute sécurité. Non plus, elle n'admettait que son instinct la pût tromper. Mais une curiosité lui restait : apprendre ce que pensait de Constantin Hearn Miss Flossie Coxlebeey. Il ne fut pas difficile à Claire de se mettre sur le chemin de cette jeune fille à l'heure où elle revenait du tennis. Malgré l'allure garçonnière de Flossie, en fait de coquetterie Claire n'était auprès d'elle qu'une petite fille.

Flossie ne cachait pas qu'elle avait flirté avec Constantin Hearn et que, jamais au monde, aucun partenaire ne l'avait, à ce sport, autant passionnée. Il ne tenait qu'à lui qu'ils eussent recommencé à Palerme,

mais on le disait très surveillé par une jalousie féminine de la plus folle intransigeance. Claire ayant demandé à Flossie si elle avait accepté de flirter avec Constantin Hearn sans savoir qui il était, Flossie avait d'abord protesté. Elle connaissait sur sa généalogie des choses importantes. Evidemment, elle ne croyait pas que Hearn fût son vrai nom. Le vrai devait être plus beau. Hearn sans cela lui eût-il répondu, un jour qu'elle faisait illusion à son air « chef de bande », qu'il avait de qui tenir, ayant eu, vers 1640, un ancêtre admis à l'Académie de Stockholm comme « guerroyeur ». C'était, paraît-il, un homme superbe que suivait, dans les camps, un page d'une beauté merveilleuse, qu'on sut être, plus tard, une princesse de Courlande.

— Moi, vous savez, ajoutait Flossie, pour Hearn, je ferai bien la même chose.

Flossie scandalisait Claire surtout en se moquant de la manie qu'ont les Latins d'exiger sur tous les gens qu'ils connaissent références et répondants. Pour le cas qui les occupait, ne suffisait-il pas que des femmes de la meilleure société, telle que la comtesse d'Albane, la marquise Aldrubandi, la princesse Borosoff, se fussent laissé compromettre par Hearn. S'agirait-il même d'un mariage, Flossie ne se soucierait pas d'autres garanties ! Comme Claire s'étonnait qu'on pût raisonner de la sorte, Miss Coxlebey rétorqua qu'elle ne voyait pas pourquoi, par réciprocité, il n'en serait point ainsi. Un homme d'Europe qui n'épouserait pas une de ses compatriotes sans se documenter à fond sur ses hérédités, s'inquiète-t-il, quand il est question pour lui de s'allier à quelque Américaine du Sud ou du Nord, d'autre chose que du chiffre de sa fortune. Flossie ne faisait point de façons pour proclamer n'hésiter aucunement à se fiancer à Constantin Hearn, si elle eût pensé qu'il l'aimait uniquement. Sa joie de le découvrir causeur délicieux s'était renouvelée justement encore la veille. Une partie de la soirée, elle s'était promenade avec lui dans les jardins. Le plaisir « de flirt » qu'il lui donnait l'inclinait à croire que pour devenir Madame Constantin Hearn elle perdrait volontiers sa liberté, bien que ce fût en vérité ce à quoi elle attachait le plus de prix.

Claire sortit de cet entretien avec des idées contradictoires qu'aucune logique n'expliquait. Elle appréciait surtout comment la sagesse de Flossie refrénait les trop rigoristes méfiances. Elle était maintenant tout à fait de l'avis de Miss Coxlebey. A quoi sert de s'enquérir sournoisement les uns des autres ? Claire ne gardait un mauvais souvenir que de l'aveu de Flossie. Certainement Claire ne ressentait contre elle aucune jalousie. Est-on jalouse à propos de quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Mais il lui déplaisait de s'être trompée... Il lui déplaisait affreusement que ce monsieur Hearn (mon Dieu ! que cela lui allait mal de le désigner ainsi) fût, non pas un fantôme, mais un trop réel séducteur.

LES propos de Flossie Coxlebey rapportés par Claire à mis Cavendish piquèrent sa curiosité. Pour tenir de la bouche de cette Américaine audacieuse un aveu d'une pareille franchise, elle l'invita l'après-midi suivant à prendre le thé au Cercle palermitain. Miss Cavendish, qui avait souvent admiré Flossie Coxlebey sur les terrains du tennis, commença par la féliciter pour l'eurythmie de ses foulées et de ses renversements, la soudaineté allègre de ses bonds et de ses envols ; puis, avisant une médaille que la jeune Américaine portait au cou, elle s'exclama :

— Bravo, miss Flossie, d'être de celles qui en font un fétiche. Je crois aussi qu'en fait de porte-chance rien ne vaut l'effigie de Napoléon.

Flossie expliqua :

— Nous autres Américaines, nous préférons une médaille du victorieux aux petits éléphants blancs et aux trèfles à quatre feuilles.

— La superstition de Napoléon va bien à votre individualisme.

— C'est donc pour cela, remarqua Claire, que dans toutes les villes où séjournent vos compatriotes, on voit à profusion, aux devantures, tant d'images de l'Empereur.

— Et à Palerme, observa miss Cavendish, à Palerme, la ville des conquérants, ce culte est parfaitement à sa place. Je ne me consolerais jamais que Bonaparte ne soit pas venu en Sicile, et sans doute la Sicile le regrette autant que moi.

— Comment entendez-vous cela ? interrogea curieusement Flossie.

— Parce que, miss Coxlebey, je pense que la destinée de la Sicile a été d'être conquise. Elle a eu cela de commun avec les jeunes filles de votre pays.

— C'est vrai, acquiesça Flossie, nous sommes la nouvelle Toison d'or des Argonautes modernes...

Miss Cavendish tourna vers Claire son sourire spirituel.

— Vous le voyez. Toutes les femmes font crédit à ce type d'homme : l'Aventurier. Et tenez... Regardez, regardez sur qui se porte en ce moment l'attention générale.

Constantin Hearn, debout sur les degrés de l'escalier du Cercle, attirait en effet tous les regards. Sa haute stature dominait la terrasse où l'on prenait le thé. Une jeune femme brune, au teint orangé, vêtue de rouge sombre et couverte de bijoux, le rejoignait.

Flossie Coxlebey la nomma.

— La marquise Orlanda Sempictri.

— Qu'elle est jolie, murmura Claire.

— Vous trouvez, jeta dédaigneusement Flossie.

Cependant la marquise Sempictri parlait à Hearn, les yeux dans les yeux. Après un court colloque il la suivit.

— Ils retournent au jeu, annonça Flossie. Cette nuit ils ont perdu des sommes folles.

— Sont-ils si riches?

— Hearn, on ne sait ! Le marquis Sempietri, oui, très riche.

— Oh ! oh ! fit sévèrement miss Cavendish.

Il y eut un silence.

Flossie reprit du thé. Claire rêvait. Miss Cavendish se leva pour aller parler à la vieille lady Hamilton.

Ce fut alors que Constantin Hearn qui passait s'arrêta retenu par Flossie. Elle le pria de s'asseoir, lui offrit une tasse de thé et tout de suite le harcela.

— Maintenant, on sait de qui vous êtes amoureux.

Il répondit avec bonne grâce.

— Vraiment !... Pourtant, cela dépend des jours. C'est tantôt de vous, tantôt d'une autre ; enfin tour à tour de toutes les jolies femmes de Palerme.

Flossie repartit sèchement :

— Merci, je vous tiens quitte. Quand on est amoureux de moi, j'exige qu'on le soit constamment et de moi toute seule.

— Vous êtes trop exigeante, Miss Coxlebey.

— Mais non, car au fond, ce n'est jamais que d'une seule femme qu'un homme est véritablement amoureux. Vous comme les autres ! D'ailleurs vous feriez mieux d'avouer, car le nom de cette femme, tout Palerme le sait.

Cette fois Hearn railla.

— Miss Coxlebey, puisque vous êtes si perspicace, soyez-le aussi, pour vous apercevoir que je suis, moi, assez prétentieux pour espérer que la raison qui vous rend... si taquine à mon égard...

— C'est...

— La jalousie !

Mais comme il avait l'art de persifler avec une félinité câline, il acheva avant qu'elle pût protester.

— Voici Irwing Jalowski ! Il vous cherche. Celui-là, j'en jurerais, est amoureux de vous tous les jours et amoureux de vous seulement. Voulez-vous vous venger de moi ? Eh bien, allez le retrouver, parce qu'à la vérité, je suis, moi, quelquefois jaloux de vous, et que j'ai toujours un déplaisir extrême quand une femme me quitte pour un autre.

Soit qu'elle prît au pied de la lettre la vengeance qu'on lui offrait ou qu'en effet ce Slave pâle l'intéressât, Flossie se leva et s'éloigna avec lui.

Seuls en face l'un de l'autre, Claire et Hearn gardèrent un moment le silence. Puis ce dernier observa :

— Vous n'êtes pas une femme qu'on puisse regarder en écoutant des guitaristes napolitains.



Claire Bénéries ne s'arrêta pas à goûter ce compliment. Il lui parut cacher le subit désir qu'avait Hearn de ne pas s'attarder auprès d'elle. Aussi, reprit-elle vivement, ne songeant qu'à le retenir :

— Ils peuvent accompagner certains sujets de conversation... Celui, par exemple, que vous aviez tout à l'heure avec Flossie Coxlebey.

— Vous, le continuer ! vous, me demander quoi que ce soit d'indiscret ! Ce serait bien invraisemblable.

Il plut à Claire qu'il discernât combien, en réalité, elle demeurait vis-à-vis de lui sans curiosité. Cependant comme elle jugeait indispensable de l'induire en erreur, elle s'enhardit.

— Mais je serais fort capable d'insister pour savoir le nom...

Elle avait à peine formulé cette question, que d'ailleurs elle trouvait d'un goût déplorable, qu'à voix basse il ordonnait :

— Demain, vers le soir, venez à l'église de Saint-François, non seulement je vous dirai son nom, mais encore je vous la montrerai.

### XIII

UNE onde d'allégresse se répandait au-dessus de Palerme. Des hommes circulaient encombrant les trottoirs et le milieu de la chaussée. Les passants manifestaient leur enthousiasme qu'on eût, ainsi que jadis, battu le Turc. Claire qui se hâtait voyait tous ces visages joyeux se tourner vers elle. Avec son allure rapide et envolée, ses voiles flottants, n'avait-elle pas l'air d'une antique Victoire ressuscitée?...

Ils y songeaient sans doute en la regardant, ces heureux Palermitains. Tous lui souriaient... Elle, avec orgueil, se remémorait les guerriers, venus de son pays, martelant ce même sol de leurs pas vainqueurs. Elle évoquait le temps où des chevaliers de France portaient à Palerme leurs étendards fleurdelisés. Elle rêvait d'épopée, de héros casqués d'argent. Ne pensait-elle pas à eux pour trouver un prétexte à se représenter le visage de Hearn... De ce Hearn qu'on devinait, sous sa hautaine froideur, violent, passionné, dominé par les rudes instincts d'un coureur d'aventures.

Mais où était donc cette église Saint-François ?

Enfin, elle aperçut son portail aux colonnes mauresques empruntées à une ancienne mosquée. Le cœur de Claire battait en pénétrant dans la sombre basilique déserte. Qu'allait-elle surprendre ? Était-il possible que Constantin Hearn fût avec Orlanda Sempictri : plutôt ne lui tendait-il pas un piège, curieux de savoir si elle accepterait ce rendez-vous mystérieux ?

Claire s'entêtait à se refuser l'aveu qu'elle cédaît à son irrésistible désir d'être seule avec Hearn. Pour s'excuser, elle se répétait :

— Si je n'étais pas venue, n'aurais-je pas eu l'air de prendre cette histoire au sérieux ?

Un calme frais baignait l'église. Une dalle du chœur reflétait la tache orangée d'un vitrail. Au-dessus de la chaire, le dais de soie cardinalice, demeuré là depuis la dernière grande fête, mettait l'opulence de sa pourpre.

Deux fois Claire passa devant le sanctuaire dont les ors autrefois rutilants s'estompaient ternis parmi le clair-obscur. Dans le bas-côté de droite, il n'y avait qu'une pauvre accroupie.

A gauche de la nef, un autel au soubassement lumineux l'arrêta.

Dans un sépulcre de verre qu'éclairaient de petites lampes en guirlandes, un corps de femme reposait les mains croisées. Le délicieux visage d'ambre clair, l'étoffe jaunie de la tunique ; les roses desséchées semées sur elle, tout avait pris la même pâleur. Des fleurs fraîches, roses, jonquilles, anémones et tubéreuses jonchaient ce sépulcre transparent.

Au pas léger de Claire, un homme se retourna. C'était, agenouillé là, Constantin Hearn. Il dit à voix basse :

— Vous vouliez savoir celle qui serait ici. La voilà...

Claire demanda sans comprendre encore :

— N'est-ce pas sainte Rosalie, patronne de Palerme ?

— Non, sainte Rosalie, malgré son repentir, ne m'inspire aucune dévotion. C'était une coquette ! Pour elle, le chevalier normand et le seigneur maure qui l'aimaient se tuèrent en duel réciproquement.

Souriante, Claire constata :

— Vous savez donc l'histoire de toutes les saintes ?... Dites-moi le nom de celle-ci...

— Sainte Claire...

Comme elle étouffait une exclamation de surprise, il ajouta :

— J'ai été conduit dans cette église par une grâce miraculeuse le lendemain du jour où vous m'avez dit votre nom dans le cloître charmant... C'est votre patronne, l'amie céleste de saint François. A la sacristie, un vieux prêtre m'a assuré que la tradition veut que ce soit son masque moulé sitôt après sa mort. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que vous lui ressemblez, surtout quand vous aviez un peu l'air de sortir de la tombe... Elle me plaît ! Je l'aime... Tous les matins, je lui fais apporter des fleurs fraîches, et tous les soirs, quand je viens prier à ses pieds, elle semble reprendre les couleurs de la vie, s'animer...

Voulait-il dire qu'il rendait à la sainte les hommages et les adorations qu'il n'osait offrir à la femme qui portait son nom ?...

Emerveillée, Claire s'agenouilla parmi les roses éparses. Elle oubliait

tout, sauf qu'il faut croire qu'à une heure déterminée chaque être est conduit par une volonté mystérieuse vers son destin. Si les saintes s'en mêlaient, comment arriverait-elle à fuir cet homme ?

Dans le silence odorant, elle contemplait sainte Claire. Qu'elle fût là, en présence de sa patronne, lui paraissait miraculeux. Cette intervention inattendue compliquait encore une aventure déjà suffisamment extraordinaire. Mais le surnaturel jaillissant à l'improviste n'étonnait jamais Claire. Elle ne pensait plus qu'à profiter des bonnes dispositions de la bienheureuse à son égard. Après tout, à quoi servirait une sainte patronne si sa bienveillance en toutes circonstances ne vous demeurait acquise ? Aussi, quoique Claire ressentit toute l'inconvenance d'insister, ne put-elle s'empêcher de supplier l'inattendue protectrice de permettre le miracle qu'il subsistât quelque chose de ce qui se passait d'inconcevable en ce lieu, entre elle et Constantin Hearn. Pouvait-elle formuler cette prière sans remords ? Certes ! Sainte Claire couvrirait-elle de sa complicité une entente impudique ? Sa présence entre eux était une garantie suffisante pour enlever toute crainte sur la nature de l'attrait qui les entraînait l'un vers l'autre. Alors, dans la paix sereine du sanctuaire, Claire entendit son âme chanter d'allégresse.

Claire Bénérières ne sut jamais si elle était restée deux heures ou quelques minutes dans cette église Saint-François.

Le passage brusque de l'ombre parfumée d'encens au jour resplendissant du dehors la réveilla.

Sous le porche, les yeux éblouis, tous deux s'arrêtèrent. Claire cherchait à prolonger leur entretien.

— Racontez-moi comment il se fait que vous soyez entré dans cette église ?

Il ne savait pas. En passant, il s'était cru attiré. Il avait commencé par déchiffrer l'inscription musulmane incrustée sur les colonnes du portail. Elle signifiait : « Au nom du Dieu miséricordieux : Miséricorde », et proclamait ainsi un droit d'asile. Alors il avait éprouvé soudain qu'il devait entrer pour exprimer la reconnaissance des créatures honnies et traquées qui, autrefois, se réfugiaient là, et dont tout à coup, invinciblement, il se sentait le mandataire.

— Dites, fallait-il croire cela ou que sainte Claire m'appelait ?...

Interrogateur, il la regardait. Le soleil nimbait son visage qu'une émotion secrète rendait émouvant.

— Décidément, reprit Hearn, le dieu de la Sicile vous a ressuscitée ! Puisque nous parlons de reconnaissance, je pense que vous devez la vôtre au bel Hélios. Mais, vous savez, il n'y a, pour lui plaire, que les sacrifices humains.

— Oh ! dit Claire, souriante, il faudra bien que de ma part il se

contente d'un sacrifice moins sanglant. Je n'ai, pour ma santé rétablie, aucune vie à offrir en holocauste au Soleil.

— Eh bien, je vous autorise à lui offrir la mienne, et ce n'est pas un très beau cadeau que vous lui ferez.

Une lueur empourprée descendait sur la ville.

— Tenez, le moment est propice. Dites : « Je te donne, Hélios, pour assurer la mienne, la vie de Constantin Hearn... » Maintenant, la fatalité est sur nous.

S'avisa-t-il qu'il lui faisait peur ? Il se mit à rire.

— Bah ! qu'est-ce que la fatalité quand on est bien décidé à ne profiter d'aucune circonstance qu'elle ferait naître...

Il soupira.

— Si, au moins, toute cette pourpre du ciel était le reflet de la ville incendiée, l'annonce d'une de ces belles nuits de meurtres, de pillages et de violences comme Palerme en a tant vues ! Je mettrais le feu à l'église Saint-François, j'enlèverais sainte Claire et que m'importerait le reste...

#### XIV

LE principal était pour Claire que Constantin Hearn restât le personnage surprenant de leur première rencontre. Or, ne venait-il pas encore de la stupéfier. Par quelle divination avait-il précisément pénétré la meilleure façon d'agir sur elle ? Evidemment, pour séduire les femmes, il savait varier ses moyens. Ce n'était point avec les mêmes qu'il prenait Orlanda, Flossie, Claire et tant d'autres, sans doute ! Cependant, maintenant que Claire avait ses raisons, elle faisait à Hearn un moindre grief de ses succès féminins. Elle avouait qu'il les méritait ! Elle lui accordait même de contenter d'abord les Filles-Fleurs... On le pardonnait bien au Chevalier du Graal... Qui sait si, un jour, Hearn, lui aussi, n'apparaîtrait pas au terme du voyage, Parsifal lumineux, d'une apo théose purificatrice ? La marquise Orlanda figurait à merveille la plus redoutable des obligatoires et fatales tentatrices chargées de retarder et d'éprouver le héros. Son genre de beauté satanique ajoutait symboliquement à l'illusion. Le regard noir, volontiers absent, de voluptueuse cérébrale, qu'elle offrait trop souvent chaviré ou humide, la révélait toute entière. Cependant, quand elle consentait à quitter le ton grognon, hargneux ou autoritaire qui lui était familier, elle magnétisait les plus rebelles par l'insinuante caresse de sa voix, dont la tonalité rauque accusait le désordre de ses sens.

Impitoyablement dure ou follement irréfléchie, le scandale naissait sous ses pas. A Bologne, qu'elle avait habité sitôt après son mariage, elle avait laissé un souvenir vivace à la chaude jeunesse des écoles. Par les beaux dimanches où les étudiants de la ville promènent leurs maîtresses sous les fraîches arcades et les allées ombreuses du jardin public, on voyait la marquise Sempietri déambuler au milieu d'eux, sans craindre de paraître à la recherche de quelque robuste amoureux.

Tandis que son mari visitait les exploitations de soufre qu'il possédait en Sicile, la marquise, demeurée à Palerme, s'y affichait sans mesure avec Constantin Hearn. Leur intimité se dissimulait si peu que les gens de leurs relations en paraissaient plus gênés qu'eux-mêmes. De ce qu'un pareil vice les réunissait dans les salles de jeu, la malignité des commérages qui, depuis le début de la saison palermitaine, ne les ménageait pas, tirait la conclusion qu'ils faisaient bourse commune afin qu'au bout du compte, ce fût l'argent du marquis qui soldât les différences.

Claire dédaignait ces basses calomnies. Ce n'était pas à elle qu'on ferait croire qu'un homme de la délicatesse de Hearn pût descendre à ce rôle inavouable. La vérité, qui la savait ? Sur un point, du moins, elle seule en connaissait une qui suffisait à la ravir. Prenait-elle conscience qu'elle entrait dans la région dangereuse où s'érige le Sphinx ?

Lorsque Miss Cavendish la surprenait rêveuse, les yeux perdus, elle murmurait avec impatience :

— Voici la petite Bénéries qui pense encore à son « aventurier ».

C'est qu'à présent cette désignation changeait terriblement de sens, s'appliquant moins au mystérieux revenant de la terrasse d'Amalfi qu'à ce Hearn bien vivant et trop calomnié. Ces calomnies inquiétaient Miss Cavendish. Le plaisir de voir la santé revenue au charmant visage de sa compagne de route ne contrebalançait plus son remords de lui avoir, pour l'exciter « à vivre », monté l'imagination à propos de Constantin Hearn.

## XV

**L** n'était pas dans le caractère de Miss Cavendish de ne point essayer de se distraire d'un remords ou d'un regret. Cette fois, elle y parvenait en s'essayant à discerner ce qui, dans l'ornementation de la Chapelle Palatine, appartenait en propre à l'Egypte, à Byzance, aux Arabes ou aux Normands. L'effort combiné de tous les bâtisseurs d'alors, appelés d'Orient, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et de France, par les conqué-

rants de la Sicile pour fondre, en un style qui demeure, l'ogive lancéolée, les voûtes en relief, la décoration mosaïste et la frise gothique, l'étonnait toujours. L'art architectural sicilien eut un rare mérite. Reflétant un état d'esprit qui rendit possible qu'on soudât les sveltes arcades ogivales au sombre et sévère roman, qu'on ouvrît le froid mysticisme des cloîtres sur la volupté des jardins mauresques, il accoupla la véhémence pathétique des cathédrales de l'Occident à la claire vision du Paradis de Mahomet.

Miss Cavendish percevait parfaitement comment pareil décor, où tant de races sculptaient la forme propre à leur génie, dictait la tolérance aux maîtres les plus orgueilleux. Ce n'est pas à Palerme qu'on supporte d'entendre, ainsi que le prétendait le professeur Prulzor, que l'empereur Frédéric devait à la « culture allemande » la hardiesse de ses conceptions. Si le Hohenstauffen avait montré une largeur de vue inouïe pour son temps, ce fut parce qu'il passa sa jeunesse dans la ville délectable. Miss Cavendish jugeait d'ailleurs que, s'il avait vraiment ce nez long et pointu, cette physionomie niaise de clerk de l'an mille, gravée sur ses médailles, il ne pouvait être qu'un assez insignifiant personnage. Surtout pas l'homme qu'il exigeait que la postérité vît en lui, lorsqu'il élevait à sa propre gloire l'arc triomphal de Capoue. Mais l'orgueil humain sème dans le vent. Rien ne reste de ce monument d'apothéose, où une colossale déesse portait, agrippée à son cœur, l'aigle impériale, et à Palerme, autour de son mausolée de porphyre rouge, les griffons menaçants, les lions qui y tiennent des esclaves inclinés pour l'adoration perpétuelle du potentat, n'ont pu défendre de leurs pattes griffues sa dépouille impériale. Pourtant on l'avait couché là, sous ce baldaquin de pourpre, avec sa couronne de perles, son sceptre et le globe du monde à son côté.

Devant ce somptueux sarcophage, Miss Cavendish était contente de se souvenir que, déjà au XII<sup>e</sup> siècle, quelqu'un était d'accord avec elle. C'était le Normand Hugues Falcandus. Emu par la splendeur de Palerme, il prédisait à la cité des jardins et des fontaines tous les maux dont la menaçait la domination allemande.

« Prends garde à toi, écrivait-il, prends garde à toi, Aréthuse, source divine, chantée et célébrée par des hommes illustres, tes eaux, après avoir dispensé l'inspiration aux poètes, devront désaltérer l'ivresse des Allemands et souffrir leurs turpitudes. »



**M**ISS Cavendish avait encore d'autres distractions, qu'elle prenait dans le jardin même de l'hôtel Hygie. Elles consistaient à observer, par les chaudes nuits, les allées et venues de chacun. Or, un soir qu'elle s'amusait à suivre le manège de Flossie Coxlebey aux prises avec ses soupirants, quoique la partie fût gaiement engagée, elle eut la surprise de voir tout à coup la jeune fille disparaître. Il y avait autour d'elle cependant des « prétendants » dont la coquetterie féminine la plus exigeante se fut arrangée. Mortimer Talbot, jeune millionnaire blasé, Kergay, fort galant gentilhomme breton, le beau Puylaville-Portencien, Irwing Jalowski, prêt à se tuer pour elle, même un Hindou endiamanté, fils d'un mahradjah. Où donc avait passé Flossie ? Très intriguée, Miss Cavendish la découvrit assise auprès de Constantin Hearn.

— Ah ! ah ! pensa Miss Cavendish, voici donc celui qui surpasse les autres dans l'art de charmer les femmes.

Lorsqu'un peu plus tard, elle put joindre Flossie, elle ne se tint pas de l'interroger.

— Expliquez-moi, je vous prie, miss Coxlebey, pourquoi, tout à l'heure, vous avez délaissé pour Constantin Hearn la meute de vos adorateurs ? Quels sont donc ses mérites ?

Le sujet ne devait pas déplaire à Flossie, car elle répliqua de très bonne grâce que Constantin Hearn était le seul homme sachant exprimer justement à une femme « tout à fait » ce que cette femme attend qu'un « flirt » lui dise. — Les autres, compléta-t-elle, les plus épris, ne vous servent jamais que des banalités qu'ils ont répétées mille fois. Avec Constantin Hearn c'est de l'inédit, un hommage qui ne se peut dédier qu'à celle à qui il s'adresse.

— Vous comprenez, miss Cavendish ?

Miss Cavendish comprenait parfaitement.

— Ainsi, un jour, après m'avoir regardée longtemps au tennis, il déclara que, comme le rythme inimitable de mon jeu vient de l'absolue perfection de mes formes, un sculpteur que j'inspirerais retrouverait sans peine les plis perdus des draperies de la statuaire grecque... N'est-ce pas gentil ?

— Et puis, reprit Flossie, il y a autre chose. J'aime ressentir le pouvoir de Hearn, j'aime l'entente secrète qu'on a l'intuition d'avoir avec lui... et surtout la difficulté de l'asservir ! Les autres, je sais les rendre amoureux quand ça me chante. Lui, je ne peux pas. Alors, cela m'exaspère au point que, pour forcer sa volonté à plier sous la mienne, j'irais certains jours jusqu'à l'acheter de ma dot.

— Qui vous en empêche, miss Coxlebey ?

Flossie releva orgueilleusement son masque impératif d'Américaine volontaire.

— Je ne veux pas être dupe. Je ne paye son prix que ce qui en vaut la peine.

Et, d'un geste hardi, montrant au bout de la terrasse un couple assis à l'écart :

— Regardez, c'est Constantin Hearn et Orlanda Sempietri. Celle-là aussi l'aime et probablement de la façon dont il désire qu'on l'aime, puisqu'on prétend qu'elle n'a pas attendu qu'Hearn la préfère uniquement pour l'acheter.

## XVII

**A** l'ordinaire, Miss Cavendish ne détestait pas les femmes qui vivent intensément. A ce titre, la marquise Orlanda l'intéressait. D'ailleurs elle recueillit quelques bruits en sa faveur. Certains prétendaient que pour ménager la susceptibilité de Hearn, demeuré de bonne foi, elle lui faisait tenir de grosses sommes, sous couleur de prêts usuraires, par un tiers qu'elle payait. Ainsi rapportée, l'aventure amoureuse et financière de ce couple énigmatique devenait plus acceptable, presque touchante. Miss Cavendish, qui excusait l'erreur des passions, se surprenait à considérer cette Sempietri moins sévèrement. Elle lui eût même volontiers parlé si, farouche et peu sociable, la marquise ne se fût tenue à l'écart. On ne la rencontrait qu'avec Hearn ou errant à sa recherche, d'une allure féline de panthère altérée. Toutefois, Miss Cavendish se trouva avec elle à un thé de lady Hamilton. La grande dame anglaise fit les présentations. Claire Bénéries, qui accompagnait Miss Cavendish, connut donc ainsi sa terrible rivale. Elle la regarda beaucoup et lui parla peu. Mais quelques jours après, le hasard les remit en présence. Ce fut dans la cour de cette caserne palermitaine où est enclose maintenant la haute muraille vétuste qui garde depuis le XIII<sup>e</sup> siècle la fresque terrifiante de ce fameux Triomphe de la Mort. L'artiste, un Flamand, fasciné par la hantise du Conquérant qu'il respirait sur cette terre, avant d'y mourir de la tuberculose, dressa là une poignante vision d'horreur de Celui qui, finalement, l'emporte sur tous les autres !

Arrivée la première, la marquise Sempietri attendait qu'on retirât les volets de bois qui protègent l'horifiant chef-d'œuvre. Elle attendait nerveusement, entourée de soldats revenus de la guerre. Avides de narguer la grande faucheuse qui ne les avait pas eus, ils patientaient, dévisageant la brune marquise. Ils la devinaient une créature d'amour, et leurs regards



hardis l'exprimaient fort crûment. D'ailleurs, Orlanda Sempietri n'en paraissait guère gênée, et Claire entrée là, après elle, lui savait gré de drainer à son profit la convoitise de ces hommes.

Mais il n'était plus temps que de s'épouvanter. Les panneaux de l'antique fresque s'écartaient enfin, et la Mort, la Mort même, surgissait, glaçant les regards...

Du fond de ténèbres opaques, signifiant tout espoir aboli, le cavalier squelettique et géant semble se précipiter. Suivie d'une meute de maigres lévriers, son hallucinante haquenée bondit sur la boue sanglante où grouille l'amas pourrissant de ses victimes...

Immense, démesuré, dominant tout, l'Archer fatal, le Cavalier du néant, debout sur ses étriers, fait pleuvoir de tous côtés les flèches meurtrières de son arc éternellement bandé...

Le vrai Monarque, l'Empereur couronné, l'Ultime, l'Olympien, le Conquérant, le vrai Conquérant final, le voilà...

Les autres : les conquérants fêtés par Trinacria, ceux qui furent et ceux qui viendront, que sont-ils auprès de lui?...

Ah ! comme de la vieille fresque ce Conquérant s'élance, lui, sa tragique monture et ses chiens hurlants, à la conquête du monde...

Les soldats ne riaient plus, ils ne regardaient plus la femme, ils ne se targuaient plus d'être revenus de la guerre.

Cependant la marquise, ayant levé les épaules, murmurait avec dédain :

— Ce sinistre Cavalier qui tue avec ses flèches et, des quatre fers de son cheval, piétine ses victimes, ce n'est pas la Mort qu'il symbolise... La mort n'est pas si épouvantable...

Tremblante d'horreur, Claire balbutia :

— La Mort, y a-t-il rien de plus affreux ?

La marquise Sempietri ricana sourdement :

— Il y a l'Amour !

— L'Amour ! fit Claire, stupéfiée de la confiance.

Avec l'air absent de se parler à elle-même, Orlanda continuait :

— Oui, l'Amour ! Celui qu'on ressent pour l'homme qui vous a volé l'âme et laissé à la place un trou sanglant.

Sa voix, déjà sourde, s'enroua.

— Ah ! on peut courir, courir éperduement après...

Soudain, Claire se ressouvint de la jeune fille d'Amboise, celle qu'on voit couchée sur son tombeau et qui, raconte la légende, se noya une nuit dans la Loire, en courant après son âme envolée...

Dans quelles eaux sombrerait cette femme qui, sans honte, confessait ainsi, publiquement, son délire ? D'un mouvement presque répulsif, Claire s'éloigna d'elle. Un délicieux orgueil la soulevait. Son amour, le sien, ne parfumait-il pas son cœur ainsi qu'une rose mystique ?

QUAND on arriva à Alcano-Catafuni, au pied de la colline où attendaient les guides et les mulets, Claire Bénérières crut mourir de saisissement. Au milieu de quelques hommes au feutre rabattu et d'une poignée de gamins, bruns comme de petits Arabes, il y avait Constantin Hearn ! On l'avait donc prévenu qu'elle allait à Ségeste ? Qu'elle était sottement simple ! Flossie Coxlebey n'aurais certes pas combiné cette excursion, sans mobiliser d'autres flirts, si elle n'avait eu l'arrière-pensée de prévenir celui-ci... Mais, après tout, n'était-il pas fort naturel que Constantin Hearn fût là pour Flossie ? Tandis qu'il se félicitait, en saluant les trois femmes, du hasard charmant qui les réunissait dans ces plaines solitaires, Claire se détourna avec froideur.

Cependant des difficultés surgissaient. Il y avait bien trois mulets, commandés d'avance de Palerme à cette halte, mais une seule selle de femme. Miss Cavendish et Flossie ne firent point de façons pour enfourcher leur monture. Claire choisit la selle d'amazone et, en même temps, l'animal le plus rétif. C'était un mulet qui ne suivait pas et ne partait plus quand il n'avait pas pris la tête. Hearn dut le maintenir par la bride et le maîtriser rudement. Puis, comme la bête ne se montrait décidément pas de tout repos, il se déclara prêt à servir d'écuyer à Claire.

Était-ce le soleil qui lui mordait la nuque ou cette décision de Hearn, mais Claire se sentait troublée. Sa tête bourdonnait ; elle s'entendit à peine s'excuser.

— Par cette chaleur, non, je ne veux pas que vous preniez cette peine.

— Je vous en prie, permettez-moi.

Tout en cheminant à côté d'elle, il continuait :

— Je vais me croire un certain chevalier, que j'enviais, l'autre jour, dans une salle du musée de Naples, où il évoque, personnage aux petits points d'une magnifique tapisserie.

— Que fait-il donc ?

— Il escorte hors d'un camp en feu une jolie jeune fille ; une Miss Flossie du xvi<sup>e</sup> siècle qui a un canotier à plume, un petit chien sous le bras ; mais surtout mon chevalier tient, et de cela il paraît particulièrement heureux, comme moi, d'ailleurs en ce moment, la bride d'une haquenée blanche que monte une ravissante princesse. Des choses abominables se passent autour d'eux. On jette des grappes d'archers du haut des tours, on précipite dans un fleuve une compagnie de cheveu-légers qu'on achève à coups de hallebarde. Le Chevalier ne voit rien que les deux jeunes femmes qu'il accompagne. Et, moi, vous voudriez que ce soleil me gêne ?

Après, ils avancèrent en silence. L'accablante lumière qui tombait

sur les collines désertes et nues; l'imprévu de cheminer côte à côte avec Hearn vers l'un des plus anciens temples du monde, oppressait Claire. Elle n'était pas au bout de ses émotions.

Soudain, son mulet qui s'était enfin soumis à la main ferme de son conducteur, refusa de nouveau d'avancer. C'était justement devant le lit rocailleux et étroit d'un petit torrent où coulait à peine un peu d'écume en colère. Hearn craignant que l'animal buté manquât des quatre pieds plutôt que de céder, saisit Claire et, l'enlevant de sa selle, sans lui demander son avis, la transporta sur l'autre bord.

Quand elle y fut doucement déposée, Claire ne croyait plus que son amour était une rose mystique. Toute sa féminité venait de s'abandonner dans les bras de cet homme, et le vertige qu'elle ne parvenait pas à dominer, était simplement le regret qu'il ne l'eût pas emportée, serrée ainsi contre lui, plus longtemps et plus loin.

Hearn aida Claire à remonter sur sa bête. On repartit et on marcha une heure encore.

Enfin, minuscule dans un repli de la montagne rousse, le temple apparut. D'abord, il ne fut qu'un petit dé de pierre rose; puis, peu à peu, il grandit et, tout à coup, la montagne ne sembla plus là que pour l'enserrer, l'abriter et le caresser. A mesure qu'on approchait, ces ruines, vestiges des temps lointains, devenaient la gloire de cette solitude. Les trente six colonnes doriques encore debout s'espaciaient, se déplaçaient selon que, d'après les méandres de la route, on apercevait le temple de face ou de profil. Ce jeu des colonnes trompait sur le parallélogramme que formait l'enceinte sacrée et, à chaque tournant, en changeait la perspective.

Depuis que le temple était en vue, Claire qui ne pensait qu'à la minute où Hearn, pour la faire descendre de son mulet la reprendrait dans ses bras, par une contradiction singulière, à peine arrivée, sauta à terre sans l'aide de personne. Cette victoire sur elle-même ne lui procura d'ailleurs que le dépit de voir Hearn rendre à Flossie Coxlebey le service qu'elle dédaignait.

Tout de suite la belle Américaine prit possession du temple. Droite et blanche sous l'architrave du portique, elle semblait vraiment, ainsi que l'assurait Miss Cavendish, la vivante incarnation de la divinité du lieu.

Miss Cavendish savait qu'il y avait eu là jadis une statue de Diane qui représentait la déesse hautaine et virginale, tenant un flambeau allumé. À sa torche s'était enflammée la convoitise de Verrès. Pour forcer les Ségestins à lui livrer leur Diane, l'infâme préteur romain les pressura sans merci. Il en vint à jurer de ruiner la ville si ses habitants ne cédaient pas. Poussés à bout, ils durent s'exécuter... L'érudition de Miss Cavendish charmait ses auditeurs :

— Alors, continua-t-elle, Ségeste vit se dérouler les mêmes inci-

dents que la France connut à l'époque des inventaires. Devant ce temple, comme devant les chapelles qu'on fermait, des femmes en pleurs eut protesté. Pas plus qu'on ne trouva de serruriers pour crocheter les portes des églises, pas plus ne se rencontra à Ségeste le moindre esclave consentant à descendre le bronze sacré de son autel. Pour accomplir le sacrilège, on dut faire venir des barbares de Lilybée, et la population en larmes, suivit la déesse qu'on lui ravissait.

Après le lunch qu'on prit à l'ombre sur les marches du temple, Miss Cavendish déclara qu'elle imiterait les guides et ferait volontiers la sieste. Quant à Flossie et à Constantin Hearn, ils s'éloignèrent ensemble.

Claire s'efforçait de trouver naturel qu'un commun désir les rapprochât. Elle ne doutait plus qu'ils eussent arrangé secrètement cette excursion. Qu'avait-elle donc craint ou espéré tout le long de la route, alors qu'elle croyait Hearn occupé d'elle seule. Claire aurait voulu rire, se moquer d'elle-même. Comment ne s'attendait-elle point à cette déception ? Maintenant, il lui sautait aux yeux que Constantin Hearn était venu à pied, par cette chaleur torride, d'Alcano-Catafuni seulement pour Flossie. Et il fallait accepter cette déconvenue quand elle brûlait encore de l'avoir frôlé.

Par une sensualité inaccoutumée elle prenait plaisir à effleurer de ses mains la colonnade contre laquelle elle s'appuyait. La pierre auguste, luisante ainsi qu'une agate, polie et douce au toucher, rendait la caresse comme si la matière exultait d'avoir duré tant de siècles sous les baisers du soleil. Claire eût aimé saisir les petits lézards de bronze vert qui, par centaines, s'enfuyaient autour d'elle. Son cœur battait aux cris des hirondelles coupant de leur vol l'azur foncé du ciel. Mais ni les lézards, ni les hirondelles ne la détournaient de l'obsession de sa jalousie. Pourquoi Hearn et Flossie ne revenaient-ils pas ? Que n'était-elle encore seule avec lui sur le chemin du temple ! Décidément, la froide Diane ne lui était pas favorable. Comme elle cherchait du regard, selon les indications de Miss Cavendish, l'emplacement de sa statue, Claire aperçut de l'autre côté de la nef, Constantin Hearn et Flossie. La cadence de leurs pas unis devait réveiller, parmi les vieilles pierres, l'écho endormi d'autres pas au rythme pareil alors que les dieux habitaient la terre.

Crurent-ils avoir trouvé l'endroit où s'élevait jadis l'autel de la déesse devant deux larges pierres horizontales posées l'une sur l'autre ? Claire les vit s'arrêter, discuter ; puis Hearn saisit Flossie, ainsi que tout à l'heure, il la saisissait elle-même, pour la hausser au faite de l'entablement pylonique. Dressée sous la belle lumière dorée, la jeune Américaine s'essayait à poser une Diane au flambeau. Quand elle eut assez du jeu, elle se laissa couler avec souplesse du haut de son piédestal contre la poitrine de Hearn qui tendait les bras pour la recevoir.

A ce spectacle, Claire s'aperçut avec épouvante qu'elle n'en était plus à la pitié hautaine dont elle accablait la marquise Sempietri. Elle subissait la honte d'avoir pris pour une preuve de secrète préférence le même geste hardi que Hearn, sous ses yeux, venait d'avoir pour Flossie. Était-elle assez stupide!... Il agissait avec la même galanterie rituelle envers toutes les femmes...

Mais elle ne pouvait demeurer là, à cinquante pas d'eux, avec cet air de les espionner... Elle allait se glisser derrière la colonnade lorsqu'il lui sembla que Constantin Hearn regardait de son côté. Quelques secondes après il était auprès d'elle.

— Ce n'est pas vous, disait-il, qui consentiriez à doubler Diane ? Surprise par sa présence soudaine et son ton sarcastique, Claire balbutia :

— Moi ? Je ne comprends pas... Pourquoi ?

— Parce que si on vous rendait un culte, vous n'auriez pas, je crois, les mêmes idées que cette déesse sanguinaire qui exigeait que son prêtre, pour mériter de desservir ses autels, assassinât son prédécesseur.

Se moquait-il ? Il acheva :

— Venez ; nous allons désaffecter ce temple et le consacrer à une divinité qui vous plaira mieux.

Sans même qu'elle en eût conscience, elle obéissait et le suivait.

Il la conduisit au pied du pylône sur lequel l'instant d'avant il élevait, ainsi que celui d'une idole, le jeune corps de Flossie et, tranquillement, de la pointe de son couteau, il se mit à graver des lettres, à même la pierre. Quand il eut terminé, ce nom apparut : Claire Perséphone.

Une surprise ravie allégea Claire. Après chaque raison qu'elle avait de douter, il la forçait à croire en lui, à espérer qu'il ne la confondait point avec les autres. Ne la comprenait-il pas mieux qu'elle ne se comprenait elle-même, puisque, pour aussi longtemps que dureraient ces pierres, il venait d'unir son nom à celui de cette fille de Cérès en qui l'Antiquité personnifiait l'Âme humaine.

## XIX

Au commencement de son voyage quand, au musée de Naples, Claire contemplait le front de Psyché incliné sous la fascination du rêve, de cette Psyché dont on devine, à travers la transparence du marbre, l'âme pure et méditative, elle méritait bien d'être nommée Perséphone.

Mais ce jour-là, dans les salles du musée de Palerme, qu'elle parcourait avec miss Cavendish et Flossie, Claire oubliait Psyché et Perséphone. Parce qu'elles lui rappelaient le corps souple et vigoureux de Constantin Hearn les statues d'athlètes seules l'occupaient.

Même devant Méléagre et le Discobole, Claire ne gardait pas la sérénité de la sportive Flossie. Confuse de la hantise qui la faisait confondre un mortel avec les héros et les dieux, Claire, pour excuser sa faiblesse, se servait de la fable inventée par miss Cavendish. Ce ne peut-être en vain, songeait-elle, qu'on respire le parfum de l'île voluptueuse. La suggestion de subir le prestige de la force demeure invinciblement attachée à cette terre ardente aimée d'Encelade, de Typhon, d'Eryx ; ouverte aux Titans et aux Cyclopes ; peuplée par les Géants, frères de Polyphème. Il fallait évoquer ces hommes prodigieux devant les ruines des temples monumentaux de Sélinonte. Claire admirait les fûts de colonnes aux gigantesques cannelures ; les chapiteaux titaniques témoignant encore de leurs proportions inouïes. Leurs débris, amoncelés dans les salles basses du musée de Palerme, sauvés de l'enlèvement des sables qui recouvrent à présent la cité géante dont les médailles portaient l'effigie d'Hercule combattant le taureau de Crète, prouvent encore l'existence de ces générations surhumaines.

La force, voilà ce qui toujours subjuguait la Sicile, assujettissant Trinacria à subir les hardis compétiteurs accourus vers elle de tous les points de l'univers. Corsaires sarrasins, pirates scandinaves, paladins normands, princes avides de France, d'Italie, d'Allemagne et d'ailleurs. Ils la désirèrent et la prirent.

Après ses conquérants, il faut encore à la Sicile vieillie, des hommes hardis qu'elle adore. Pour remplacer les héros qu'elle attendait jadis tremblante d'amour, elle chanta ses brigands, Falcurreddi et Serradefalco.

Claire écoutait miss Cavendish enseigner comment un symbole aide souvent à révéler le destin de chaque peuple. Elle expliquait. L'eurythmie harmonieuse de la Grèce sort des lignes pures de son horizon. Le sourire d'Isis, épanoui aux lèvres du Sphinx, y monte du fond des hypogées d'Égypte. Le Japon doit à ses îlots, éclatés en faces de monstres, d'être la patrie des dragons et des chimères.

— La Sicile, annonçait miss Cavendish, recèle ici même la représentation, sculptée dans l'airain, de cette force virile dont implicitement elle fit un dieu. Ce dieu, je vais vous le montrer.

Dans la pénombre on distinguait couchée la bête de bronze : le Bélier de Syracuse.

C'était monstrueux et superbe, toute l'animalité du monde exprimée par cette brute splendide. Claire eut un frisson. Le bélier-dieu lui apparaissait si vivant, si prêt à se jeter sur sa proie, qu'instinctivement elle se reculait, croyant recevoir en pleine face le souffle chaud de ces narines

dilatées. En le voyant, fumant de luxure, elle croyait l'entendre clamer un appel suprême à la sensualité.

Prise de peur elle aurait voulu se détourner, fuir, mais elle ne pouvait le quitter des yeux. Elle se sentait reliée magnétiquement à lui. Ce corps haletant, tourmenté par le désir la fascinait. Et elle sentait naître en elle la perverse curiosité de le contempler se ruant redoutable.

Mystérieux incitateur, le Bélier réveillait au plus profond de son être l'émoi qu'elle avait éprouvé, entre les bras de Hearn, sur le chemin solitaire de Ségeste.

Le Bélier la terrifiait, mais l'attirait aussi. Il lui faisait horreur, et la tentation l'assaillait pourtant de caresser longuement son échine souple et tendue.

Elle continuait de le contempler.

Avait-on adoré sous ce symbole ce qu'il y a de plus bas dans la sensation humaine ou le principe de fécondité.

Claire se rapprocha.

Maintenant il lui semblait que les flancs frémissants du Bélier s'abaissaient et se soulevaient, et que c'était sur leurs battements précipités et amoureux que se rythmait la puissance créatrice de l'univers en rut.

Il lui semblait aussi qu'une sollicitation étrange jaillissait de l'œil dur et impérieux de la bête. Mais, tandis qu'hésitante, elle n'osait même du bout de ses doigts craintifs, effleurer les reins sataniques et sacrés, l'agile Flossie se penchait, saisissait à deux mains la tête de bronze vert et mettait sur le front cornu un baiser de vierge émancipée.

## XX

**C**LAIRE s'abandonnait. Elle accueillait des espoirs singuliers, nés d'un état d'esprit nouveau. Elle envisageait le seul cas qui justifiât l'amour sensuel. N'était-elle pas veuve, libre de refaire sa vie ? Evidemment, elle s'avisait bien que, si Constantin Hearn s'amusait à la prendre de la seule manière qui la mit à sa merci, c'était, sans doute, par pur dilettantisme professionnel. Cependant, après tout, était-il si impossible qu'il fût de bonne foi ?

Le plus souvent, elle se gourmandait. Aurait-elle jamais le front de ramener parmi les siens ce cosmopolite, rencontré par hasard dans une auberge d'Italie et que la calomnie n'épargnait point.

Mais il n'y a rien de tel que les jardins de Sicile pour inciter aux

desseins les plus fous. A respirer leur parfum, Claire se demandait s'il ne ferait pas bon d'y passer sa vie, sans plus se soucier de rien. Sur cette terre d'amour manque-t-il de couples errants ayant rompu tous liens sociaux et borné leur horizon à vivre l'un pour l'autre ?

Claire promenait ce rêve dans la grande rue de Palerme, lorsqu'elle y rencontra justement une personne qui, manifestement ayant fait ce même rêve, avait eu déjà le bonheur de le réaliser. C'était la princesse Dorothée, devenue Mme Gigroletti.

Elle tenait par le bras son époux napolitain, et se penchait sur son épaule d'un tel air de langueur amoureuse qu'elle prêtait à rire aux passants. Certes, il n'y avait entre Gigroletti et Constantin Hearn aucune ressemblance ; cependant le motif qui la pousserait « à vivre sa vie » sembla subitement à Claire sans grande différence avec celui qu'avait eu, pour se dévoyer, la trop ardente princesse. Claire encourrait-elle aussi le ridicule d'obéir à un tempérament excessif. Cette seule pensée lui fit monter le rouge au front.

D'ailleurs, tout à coup, les circonstances tournaient à ce qu'elle ne vit plus les choses sous le même aspect. Après une éclipse de plusieurs jours, la marquise Sempietri reparaisait. Seulement, cette fois, à la stupéfaction de tous, son mari l'accompagnait. Elle traînait une mine dolente et peu résignée aux côtés de cet homme qui, disait-on, l'aimait assez pour n'accepter sous aucun prétexte de lui rendre sa liberté. Ne la tenait-il pas par la grosse fortune qu'il laissait à sa disposition ?

Le marquis Sempietri avait un visage éteint et soucieux, entre des favoris courts et grisâtres, l'épaule gauche légèrement remontée et de ces longues mains, humides et molles, inaptés à rien retenir.

Quant à Constantin Hearn, il avait disparu. S'il était compréhensible qu'il évitât le mari de sa maîtresse, l'énigme demeurait entière sur ce que signifiait ce subit plongeon. Se cachait-il pour un temps ou comptait-il ne plus revenir ? C'était à présent le seul point qui affolât Claire. Serait-il possible que sa belle aventure se résumât en ce court incident de voyage ? Un passant rencontré au détour du chemin, qui vous plaît, vous sourit, et qu'on ne doit plus revoir... Ah ! cette Sicile complice, qu'il était temps qu'elle la quittât. Il s'agissait d'abord de quitter Palerme. Claire, de bonne foi, croyait ne pas demander mieux ; cependant, quand Miss Cavendish lui proposa de visiter Agrigente et Syracuse, Claire ne savait à quoi se résoudre... S'éloigner, n'était-ce pas perdre définitivement la trace de Hearn ? La nouvelle soudaine que le marquis et la marquise Sempietri étaient partis décida Claire. Pourquoi Constantin Hearn aurait-il reparu ?...



LES drames qui se jouent dans nos âmes s'atténuent ou s'aggravent selon le décor dont nous subissons la suggestion. Lorsque, du haut de la route qui surplombe Agrigente, Claire vit se dérouler, désertique et sans fin, l'immense étendue couverte naguère de palais étagés, elle n'avait plus envie de rire d'elle-même, comme dans cette rue de Palerme devant la princesse Dorothee. La détresse de ce rivage désolé lui dévoilait la sienne propre. Agrigente pleurant encore dans ces plaines dévastées sa royauté anéantie devenait la sœur de son âme. Un rêve avorté ne faisait-il pas d'elle aussi une reine déchue ? Maintenant, son cœur vide n'était-il pas aussi morne que cette morne solitude ? Au moins, l'antique cité-reine s'était laissé marquer par son destin. Elle portait encore la gloire de l'Olympe et, étendue sur elle, ainsi qu'une grande ombre, la puissance des anciens dieux... Parmi les ruines, l'harmonieuse beauté antique perpétuait sa splendeur. Une émotion sacrée étreignait Claire, tandis qu'elle contemplant ce qui subsistait des temples d'Hercule et de Jupiter...

La veille, Miss Cavendish lui avait fait lire comment Diodore rapporte qu'ils dépassaient en magnificence tous les autres temples de la terre... Les héros de la guerre de Troie en décoraient les frontons et des Atlantes de l'école d'Egine remplaçaient les pilastres... Le charme mystérieux qui se dégage de tout ce qui subsiste depuis des siècles et se refuse à mourir, se dégageait pour Claire de ces vestiges de l'âge mythique. Ce sol où elle avançait parmi des tombeaux, Annibal l'avait ravagé. Des morts et des morts, de leurs ossements, en formaient la poussière. Sous les voluptueux Agrigentins massacrés par Imilcon reposaient les contemporains de Phalaris, d'Alcmène et d'Alcandre, de Théron et de Thrasidée. Ceux-là avaient vécu dans la clarté et la joie d'une des plus belles cités du monde. Claire prêtait l'oreille. Que disaient-ils tous ces morts ? Qu'il n'y a rien de pressé à ne plus vivre ; qu'il est toujours temps de mettre sur son cœur refroidi la pierre du sépulcre. Qu'auparavant, il faut ressusciter, autant de fois qu'on le peut, par l'Amour et par le Soleil.

Le Soleil ! Il régnait seul là, maintenant, en roi implacable. D'éclairer tant de mélancolie hautaine et grandiose rendait tragique sa dure lumière. Quoiqu'elle pesât d'un poids de plomb à ses épaules, Claire continuait de cheminer. Le sentier rocailleux qu'elle suivait était l'ancienne voie triomphale, ouverte aux vainqueurs des jeux olympiques. Là, des femmes éperdues d'amour avaient acclamé d'habiles conducteurs de chars. De leur passage en ce monde aucune trace ne demeurerait. Aucune ne resterait de ceux et de celles qui avaient pris leur place.

— « De quelle importance est-il donc, songeait Claire, que durant leur vie des êtres éphémères se désirent, s'aiment, se cherchent ou se fuient ! »

Errante sur ce champ du souvenir et de la mort, Claire s'étonnait d'avoir l'orgueil de se refuser l'unique joie humaine qu'elle eût encore ressentie. Elle traînait un regret, douloureux, lourd, plus lourd que le poids du soleil supporté par ses épaules. Pourquoi avait-elle laissé échapper ce don de vie qu'apportait ce passant inconnu ? Pourquoi avait-elle quitté Palerme avant de tenter l'impossible pour savoir s'il y reviendrait ?

Claire avançait toujours.

Elle allait vers le dernier temple. Suspensu à la roche, c'était celui de Junon Lucine. On y accédait du rivage par des marches de marbre, dont les dernières descendaient autrefois jusque dans la mer. Maintenant son enceinte, encombrée par ses colonnes renversées, ne domine plus que la perspective verdâtre de marais au souffle empoisonné... Mais, là, Junon serait-elle encore souveraine ? Inspirerait-elle des fureurs jalouses aux amantes qui pénétrèrent dans les dédales de son sanctuaire écroulé ? A peine Claire était-elle tombée de lassitude sur les derniers degrés du temple, qu'un étrange malaise moral commençait de la torturer... Une souffrance sans nom, un regret mortel, une affreuse sensation d'abandon et de désespérance la poignait. Se résigner à ne rien tenter pour revoir celui qui avait fait de son cœur un jardin parfumé lui paraissait tout à coup impossible... L'éternel silence de l'impressionnant rivage lui inspirait, plutôt que de s'y résoudre, les plus tragiques décisions...

Une heure passa... Contemplative, Claire demeurait accablée sous la réverbération métallique. Devant ces ruines, une obsession singulière la harcelait...

— Agrigente ! répétait-elle tout bas. Agrigente ! Nous sommes toutes deux des reines déchues... Le soleil de Sicile a vu ta magnificence... Il a vu aussi mon amour...

Enfin, Claire aperçut au bas des terrasses le cocher girgentin qui l'avait amenée. Il lui criait de revenir, que l'endroit devenait malsain au coucher du soleil. Claire descendit en trébuchant les hautes marches disjointes, pour regagner sa voiture, et y tomber dans une torpeur somnolente.

La fraîcheur des salles basses de l'hôtel, creusées en sous-sol, la ranima. Dès qu'elle se sentit mieux, elle courut s'asseoir à un petit bureau du salon de conversation et se mit à écrire, comme sous l'impulsion d'une force invincible, un billet qu'elle se hâta ensuite de jeter, elle-même, à la boîte voisine, en se cachant de Miss Cavendish. Ce billet était adressé à Constantin Hearn, hôtel Hygie, Palerme, avec prière de faire suivre. Il contenait les regrets de Madame Claire Bénéries, partie sans lui faire ses adieux, et, au cas où l'indication pourrait servir à ce qu'elle le revit, son adresse à Syracuse, où elle comptait passer quelques jours aux Latomies des Franciscains.

AU lever du soleil, tandis qu'un versant de la Sicile apparaît radieux sous la jeune lumière du jour, l'autre versant semble plongé dans les ténèbres. C'est l'ombre gigantesque de l'Etna qui étend sa domination. Large et pesant, le géant ignivome, accroupi sur l'île qu'il féconde, l'étreint, l'opprime de son poids formidable, la grise des coulées de ce soufre, sang diabolique, qu'il fait circuler dans ses artères.

A Catane Claire aperçut le tyran volcanique, effroi, orgueil de Trinacria l'ardente ! Est-ce par amour que le géant la fait trembler jusques en ses entrailles souterraines, qu'il la ravage, la déchire ? Elle frémit toute entière lorsque les fureurs embrasées du dominateur, entr'ouvrant ses flancs avides, leur apportent à la fois la dévastation et une nouvelle fécondité. Avant que ses grondements se répercutent d'écho en écho, on les entend d'abord de Catane. Claire eut pitié de cette ville. Les coulées de bitume solidifiées lui ont fait un sol bronzé et bizarre, dessiné par la fantaisie des éruptions et le hasard des jets du liquide bouillant. Au milieu de ce pays crevassé, bossué, tortueux, Catane est l'esclave enchaînée près du maître, la première à supporter ses colères. Toute noire, bâtie de laves et rebâtie sur des couches de cendres, elle a l'humilité de sa position difficile. Il n'en fut pas toujours ainsi. Des historiens du moyen âge ont vanté ses obélisques de granit, surmontés de lunes d'argent, ses vastes jardins où des statues de Cybèle, de Cérès et de la Victoire, œuvres de Mamurius, se reflétaient dans le calme miroir de ses nombreux canaux. Mais, tant de fois depuis, inondée d'eau brûlante, submergée de scories, couverte de fumée et de boue, lézardée et détruite, elle n'ose plus compter sur la longanimité de son persécuteur. Du côté de la mer, ses emportements l'ont close d'un môle indestructible, flots de feu durcis, que les vagues battent de leurs remous, comme si le redoutable monstre voulait l'emprisonner, la forcer à ne rien attendre que de lui.

— Ainsi, songeait Claire, agit sur moi le souvenir de Constantin Hearn, de cet homme dont la présence me dispense à la fois l'ardeur de vivre et l'effroi de son pouvoir.

A Catane, Claire, inquiète, appréhendait tout, depuis la flamme menaçante couronnant soudain la cime de l'Etna jusqu'à la curiosité hardie des jeunes gens de la ville qui, dans les rues étroites, dévisagent les étrangères. Claire regardait ces Italiens du Sud pour s'assurer qu'avec leurs bouches rouges, leurs yeux alanguis et leurs manières caressantes, ils avaient le type d'hommes qu'elle ne pouvait souffrir. Ils ressemblaient tous au mari de la princesse Dorothée, mais ils ne ressemblaient certes pas à ce Hearn, dont la mâchoire cruelle, l'œil dur, la rude face de condottiere la hantait. Non, vraiment, entre le sentiment qu'elle ressentait et ce qui

affolait Madame Gigroletti, il n'y avait rien de commun. Alors pourquoi, devant cette ridicule personne, avait-elle eu soudain honte de son amour? D'ailleurs, lui suffisait-il de décréter que l'aventure était finie? Prévoyait-elle cette révolte obscure de son instinct cabré contre l'irréparable? Se doutait-elle que l'obsession que lui laisserait cet homme vaincrait sa volonté de le fuir. Déjà l'envoi de sa lettre d'Agrigente ne la calmait plus. A Catane, une terrible anxiété commença de l'agiter. Constantin Hearn recevrait-il sa lettre et, s'il la recevait, comprendrait-il qu'elle contenait un appel? Se soucierait-il d'y répondre? La hâte de savoir comment les choses tourneraient rendait Claire fébrilement impatiente.

Elle n'aurait gardé de son passage à Catane qu'une désagréable impression si, le matin de son départ, le geste d'un adolescent misérable n'eût adouci son humeur. Descendu de sa tartane ancrée au port, c'était un mousse hâve et dépenaillé. L'étrangère qui passait devant lui, emportée dans cette voiture, incarna-t-elle soudain à ses yeux cette beauté parfaite que l'âme de l'être le plus dénué d'idéal « porte en soi »? Toujours est-il que le jeune garçon, l'œil agrandi d'extase, de sa maigre main noire envoya vers la jolie passante un fougueux baiser juvénile...

Attendrie, Claire avait souri et murmuré : « Lui aussi peut-être voit passer son rêve... »

### XXIII

**D**ÈS que Miss Cavendish fût entrée avec Claire dans la salle ronde du musée de Syracuse où s'érige, ainsi qu'en son temple, l'inoubliable Vénus, elle triompha sans mesure.

— Je savais bien, s'exclama-t-elle, que moi aussi je verrais Trinacria sous sa forme de femme, que je la verrais comme l'ont vue ses conquérants amants.

Miss Cavendish souriait d'une pure joie d'esthète. Trinacria, personnifiée par la Vénus Syracusaine, c'était l'énigme résolue : c'était l'explication de l'exode de tous les aventuriers du monde vers sa beauté entrevue sous une image concrète. Ils la pressentaient déjà, sur les mers de Libye et de Tyrrhène, où elle envoyait au devant d'eux, pour les griser, son odeur de Sulamite. Pour leur faire admettre la métamorphose, achever de les amener à confondre la nature de la proie, il y avait encore les jeux trompeurs du soleil sur l'eau, les merveilleux mirages, complices des adorables mensonges mythologiques. Les Normands attribuaient ces artifices au pouvoir de la fée Morgane. Mais Vénus Anadyomène n'avait pas attendu

leur venue pour surgir, radieuse, de la mer de Sicile, aux yeux éblouis-d'Encelade fugitif.

Le miracle qui avait sauvé de la destruction ces deux œuvres d'art incomparables le Bélier et cette statue procurait à Miss Cavendish une joie précieuse. Elle n'était pas loin de croire que ce miracle s'était accompli pour permettre à son esthétisme d'inventer une fable ingénieuse. Elle aurait voulu faire partager son enthousiasme à Claire qu'un autre souci occupait.

Devant la Vénus de Syracuse, Claire s'attrista. Ce marbre antique lui révélait dans sa splendeur quelles formes parfaites, quelle grâce voluptueuse rendent souverainement désirable et attirant le corps de la femme.

Que n'avait-elle au moins, comme Flossie, l'allure élancée d'une Diane chasseresse ou la souplesse lascive d'Orlanda.

Mais pourquoi Claire s'avisait-elle de regretter à Syracuse sa glaciale raideur de lys, la retenue de ses sens pour la première fois de sa vie ?

#### XXIV

**C**HACUN éprouve à sa façon la joie de vivre. Miss Cavendish la ressentait à retrouver Syracuse fille de Corinthe ; à relever sur son sol nu la trace des quadriges chantés par Pindare. A cause des marques de leurs roues, indélébilement incrustées sur le roc, pour Miss Cavendish, les chars sculptés par Phaex d'Agrigente, Glaucia d'Egine, Calynthus et Calamis, les chars aux quatre chevaux de fronts reparaissaient. Elle les voyait, conduits par l'Aurige, ceint du bandeau de la Victoire, parcourir et sillonner les routes disparues. Convaincue et enthousiaste, Miss Cavendish entraînait Claire sur les pistes anciennes, jusqu'aux ruines de l'antique théâtre grec. Elle lui montrait les gradins rongés de mousse où s'étaient assis Platon, Eschyle et Aristippe... Devant leurs yeux, c'était le même panorama, la même toile de fond qu'au temps où, après la bataille d'Himéra, on jouait sur cette scène illustre la tragédie des Perses. C'était la même ceinture de jardins et, toujours à l'horizon, les monts d'Ibla au-dessus de la mer Ionienne.

Miss Cavendish montrait à Claire l'emplacement des quartiers composant jadis l'opulente cité. Tour à tour, elle la promenait du côté où furent Achradine, Tyché et Néapole. Elle lui contait aussi, sur le ton idyllique de Théocrite, comment Diane avait métamorphosé en source la nymphe Aréthuse pour la soustraire à la poursuite d'Alphée. Qu'elle

aurait ri de la stupidité de Claire, si elle s'était doutée que, sur ce plateau d'Achradine, cette jeune femme, au lieu de chercher avec elle à élucider ce qu'était réellement cette terrible Gorgone qui, par vengeance, transforma ce pays riant en désert pierreux, se préoccupait uniquement d'une lettre qu'elle avait, d'Agrigente, envoyée à Palerme.

Mais si Miss Cavendish pouvait indiquer par exemple le stade où avait eu lieu l'hécatombe des quatre cent-cinquante taureaux blancs, immolés chaque année, en mémoire de l'expulsion du tyran Thrasybule, elle ignorait l'anxiété terrible de sa compagne à propos du petit carré de bristol confié, par elle, à la poste sicilienne.

Heureusement, Miss Cavendish, toute au passé, oubliait sa compagne. Ce vaste plateau offrait dans son immensité désolée une succession de tombes, ouvertes en forme de colombaires, qui l'incitait à ressusciter des morts.

De l'aride plaine calcaire se dégageait une telle impression de néant que, soudain, Miss Cavendish en choisit le décor pour y évoquer les fantômes de tous ceux qui, au cours des siècles, se disputèrent Trinacria... Des antres funéraires, creusés par centaines dans cette poussière millénaire, son imagination suggestionnée s'avisait tout à coup de faire surgir leurs ombres redoutables. Sur l'horizon vide fermé par l'écran violet du ciel, son érudition évocatrice forçait de se profiler, à ses yeux de voyante, le mirage émouvant de leur horde houleuse...

Pour que Claire participât à cette vision grandiose, Miss Cavendish commença de les annoncer à haute voix comme si réellement les conquérants passaient...

D'abord, elle distinguait les plus anciens : Annibal, Alcibiade, Imilcon le Carthaginois, Pyrrhus, roi d'Épire, les Romains Marcellus, Sextus Pompée, Octave, Sylla et Perpenna...

Elle n'en oubliait aucun et citait les plus obscurs. Le bel aventurier Agathocle, le farouche Vandale Genséric ; les Grecs Théodore et Bélisaire.

Miss Cavendish détaillait l'aspect particulier de chacun. La nudité de Cléon et d'Athénion, ces esclaves révoltés ; l'étrange accoutrement du sorcier Eunus, la splendeur de Sélérus, celui qui se prétendait fils de l'Etna, et dont Auguste punit l'orgueil sacrilège en le livrant aux lions dans le cirque. La somptuosité des vêtements blancs d'Adelkan le Sarrasin, de l'émir Abulcassan, de l'Africain Abdallah ; des deux frères ennemis Appolophar et Apochaps... Cachés au milieu d'eux, elle découvrait le traître Euphémus et le Byzantin Maniascès.

Après, ils étaient trop... Leurs masses confuses se pressaient, se confondaient... La phalange des Mamertins ; les bandes dépenaillées des voleurs du règne de Galien ; les vétérans à l'allure guerrière de Vespasien. Enfin, une armée de géants : les pirates gaulois de Probus...

Miss Cavendish soupira quand se fut écoulée cette tourbe plébéienne. On allait enfin voir les plus beaux... Les trois cents chevaliers normands portant les étendards fleurdelysés de France... Guillaume Bras-de-Fer, les Tancrèdes... Le roi Roger sous son armure étincelante... L'inoubliable Bohémond...

Miss Cavendish se détourna pour ne pas voir les princes allemands...

La vision s'estompait sur les prétendants de la maison d'Aragon...

Dans un brouillard d'or, une clarté d'apothéose, deux grandes ombres montèrent, demeurèrent seules... Charles d'Anjou, au profil d'aigle, à l'allure magnifique, et le triomphant Don Juan d'Autriche...

Puis tout s'effaça !

Claire et Miss Cavendish ne gardaient plus de l'étrange rêve que l'obsession du masque synthétique de l'homme de proie... ce masque de l'impérissable Coleone, qui fixait mieux dans leur mémoire la tête de condottiere de Constantin Hearn...

## XXV

LA façade de l'hôtel des Latomies tend vers Astarté, déesse lunaire, les terrasses blanches et rapprochées qui s'arrondissent à chacun de ses étages. A la fin de mai, peu de voyageurs s'y attardent encore, la plupart des chambres sont inhabitées. Assise sur un de ces rebords de pierre qui séparent les balcons, Claire jouit de cette solitude. Ces latomies, puits de verdure qui s'enfoncent à ses pieds, lui donnent l'illusion qu'elle habite d'inaccessibles hauteurs ; des hauteurs où se trouvent à la portée du désir les trois cents millions de soleil composant notre univers. Un peu plus, elle oublierait presque qu'elle espère, contre toute vraisemblance, revoir Constantin Hearn à Syracuse. Elle oublierait qu'il ne saurait y être et qu'elle l'attend encore ! Comment pourtant peut-elle continuer de croire qu'il en quittera une autre, qu'il viendra ? Elle se juge folle et s'efforce de renoncer à ce naïf espoir. Par cette nuit merveilleuse, ne peut-on abandonner un rêve chimérique, se contenter de regarder, ravie, tourner les feux des navires sur la douce mer Ionienne, et briller la poussière d'astres, diadème étincelant de Syracuse endormie ?

Surtout lorsque, soudain, la musique s'harmonise à cette splendeur. Qu'au loin une voix humaine s'élève pour en interpréter, dirait-on, l'intensité passionnée, tandis que l'orgue du couvent voisin psalmodic un accompagnement en sourdine. Les ondes musicales se mêlent au souffle frais, parfumé d'aromates, haleine des jardins souterrains...

C'est, pour Claire, la minute inoubliable où la beauté du décor contribue à rendre possible un rêve d'inconcevable félicité.

Et, comme pour donner raison à l'espoir mystérieux qui, tout à coup l'anime, un spectacle singulier s'offre à sa vue... Celui d'un homme escaladant les balcons... Subitement dressée, Claire suit avidement ce gymnasiarque nocturne... Un nom est sur ses lèvres, mais elle n'ose le prononcer... Elle n'ose croire...

Avec une agilité silencieuse, il enjambe les unes après les autres les rampes de pierre précédant celle où Claire est assise...

Est-il possible que ce soit lui ?

Aucune exclamation ne sort de sa bouche. A quoi bon perdre du temps à l'interroger, à le presser d'expliquer la raison qui lui a fait choisir cette voie inaccoutumée et aérienne. Quoique le soir bleu prête à sa face une apparence illusoire, il est là... L'ombre sculpte sa mâchoire durement attachée, les orbites creux de ses yeux. Il est là... Elle sait qu'il va garder son mystère. Qu'il ne dira ni d'où il vient, ni où il va ; qu'ils ne se retrouvent que pour se perdre ; mais elle attend qu'il parle, pâle, haletante...

Cependant, il dit avec simplicité :

— J'ai attendu tout le jour que vous fussiez seule et Miss Cavendish ne vous quittait pas. Je désespérais, et puis l'idée m'est venue de profiter ce soir de ces balcons... La façade de cet hôtel est faite pour Roméo. Vous me pardonnez, je ne suis pas correct... On ne peut pas l'être toujours. Moi surtout. Mais, dites, vous ne doutiez pas que je viendrais, puisque vous me donniez la possibilité de vous dire adieu.

Il comprit au frémissement de sa bouche que ce mot la déchirait. Il essaya de la consoler.

— Mais peut-il être question d'adieu entre nous. Ne croyez-vous pas que quelque chose nous lie hors du temps, nous force à des rencontres lointaines et successives. Sur la terrasse d'Amalfi, je ne serais pas allé vers vous, si un instinct secret ne m'eût averti que nos âmes se connaissent depuis toujours... Dites, ne sentez-vous pas comme moi que nous avons dû déjà mêler nos existences éphémères ? Qui sait, peut-être dans une de ces antiques cités détruites. Ce serait la raison de cette dernière rencontre ici...

Et lui montrant Syracuse encore toute embaumée de sa majesté ancienne.

— Il me semble à moi, tenez, que j'ai vécu là... J'étais parmi ceux qui, des remparts, jetaient des projectiles d'un poids effroyable, des liquides bouillants, par des tubes de bronze, sur les assaillants acharnés... J'ai plongé sous les eaux de ce port pour égorger les soldats grecs qui sciaient les pièces de l'estacade. Sous les eaux, j'ai soulevé des galères ennemies. Je combattais avec fureur parce que vous étiez dans la ville et



que je vous défendais toutes deux. Défendre sa patrie et la femme qu'on aime, il n'y a rien au-dessus de cette ivresse-là... Je crois me souvenir de l'avoir connue; mais, voilà, je ne sais plus, c'est si loin... Étaient-ce les Grecs, les Carthaginois ou les Sarrasins qui voulaient prendre Syracuse... Voyons, aidez-moi... Je me souviens comme j'ai été jaloux, honteusement jaloux quand, par patriotisme, vous avez coupé vos cheveux pour faire des cordes de navires, parce qu'il n'y avait plus de chanvre!... Cela m'a fait souffrir plus que mes blessures... Et puis, voyons, vous ne vous souvenez pas? Ils m'ont pris vivant, m'ont écorché depuis le haut de la poitrine jusqu'à la fin du corps; m'ont arraché le cœur pendant que je respirais encore... Vous, vous me cherchiez! Comme vous ne me trouviez pas, vous m'accusiez d'être à boire après la bataille; et puis vous avez fini par passer où on avait jeté mon cadavre et vous avez ramassé mon cœur sanglant... Voyons, vous souvenez-vous d'avoir pleuré?

L'émotion qu'il lui supposait il y avait tant de siècles se renouvelait. Claire éprouvait qu'en effet rien ne se comparerait jamais à ce qu'elle aurait ressenti si, tremblant pour la vie de cet homme, elle avait connu le bonheur de ne pas douter à quel effervescent foyer de passion et de haine s'allumait sa face guerrière.

Lui, souriait de la voir se prendre à ce jeu d'évocations illusoires.

— Mais il n'y avait pas toujours la guerre. Durant la paix, comme vous étiez à moi, je vous promenais les jours de fêtes... Nous allions au prytanée, à l'heure de la musique des milices, tourner autour de la statue de Sapho avec la foule élégante. Et toutes les curiosités de la ville, je vous menais les voir; l'horloge solaire, la sphère de bronze, le temple de Hiéron où l'Iliade était représentée en mosaïques, et ce fameux vaisseau à trois ponts qui nous étonna si fort de contenir une piscine, un temple à Poseïdon et des jardins plantés de bosquets.

Son ardeur à préciser les détails de leur idylle antique gagnait Claire. Gravement à son tour elle assura, continuant le jeu.

— L'autre jour, il me semblait bien aussi reconnaître aux abords du temple de la Fortune un endroit où j'étais déjà venue. Cela m'étonnait... Je comprends à présent. Je vous y attendais quand vous consultiez l'oracle.

— Je voulais apprendre sur quel cheval il convenait de mettre mes dernières drachmes et surtout si vous ne me trompiez pas.

Il soupira.

— En ce temps-là, les dieux n'étaient pas contre moi comme aujourd'hui.

Si, en regard de l'éternité, les siècles ne sont que d'infinies divisions du temps, Claire pouvait bien confondre ce passé, vieux de deux mille ans, avec la minute présente.

— Les dieux sont-ils contre vous ?

— S'il n'étaient contre moi, me remettraient-ils en face de vous, maintenant que nous ne pouvons plus nous entendre. Quelque chose subsiste au fond de notre souvenir, nous conserve la joie de nous retrouver, et cette joie est irréalisable. Alors qu'est-ce que ce supplice inutile qu'ils inventent. Telle que je vous comprends, vous devez vous éloigner de l'homme que je suis, ne pas vous attarder même un instant auprès de lui. Je ne puis vivre sans violence, mais je ne suis pas sûr que mon ardeur et mon audace ne se soient pas corrompues. Vous, tous les sentiments naturels et excessifs vous les avez éteints en vous, les jugeant coupables. C'est fini, nous ne nous entendrons plus jamais. Je ne me ferai plus tuer pour vous et vous n'aurez plus peur pour moi. La vie aura beau nous rapprocher, nous resterons terriblement loin l'un de l'autre. La plupart de mes actes vous révolteraient si vous les connaissiez et... que pourriez-vous être pour moi ?

Il comprenait donc la retenue glacée de ses sens. S'il la supposait prête à une aventure, parlerait-il de la sorte ? Le désir insensé qu'elle déteste, qui fait de son corps son ennemi, depuis qu'elle connaît Constantin Hearn, la tient haletante dans l'espoir qu'il dira :

— Je reste si vous ne me repoussez pas.

Mais non, il l'a trop bien devinée. Il ne la désarme qu'avec des aveux qu'elle peut écouter.

— Je me contenterai, dit-il, de ne pouvoir plus jamais vous oublier.

Pourquoi souffre-t-elle jusqu'aux larmes de cette réponse, pourtant la seule qu'admette sa mentalité ? Que n'a-t-il, comme elle, un cri de révolte devant leur inévitable séparation ! Alors, elle ose :

— Cela vaut-il que vous ayez quitté pour moi, même un jour, votre maîtresse ?

Violente, la voix de Constantin Hearn l'arrête :

— Je ne veux pas que vous parliez ainsi ; que signifie d'abord ce nom donné aux femmes que les hommes possèdent ? Notre véritable maîtresse tyrannique, c'est notre volupté et ces femmes-là ne font que la servir.

Claire aime la subite colère qui creuse ses traits. Mais il s'apaise et reprend, s'asseyant auprès d'elle sur la balustrade de pierre :

— Plaignez-moi d'adorer la sérénité que vous me donnez et d'être impuissant à m'en contenter.

— C'est, avoue Claire vaincue, que je ne peux me résigner, après vous avoir connu si peu, à vous perdre si vite.

Constantin Hearn la regarde et se tait. Il regarde ce corps mince, raidi contre son propre vouloir d'abandon, ce visage pur et grave que trahissent les yeux demi-voilés, les lèvres qui se mordent. La dédaigne-t-il ou se contraint-il pour lui épargner un bonheur qu'elle croira devoir

expier ? Ramasse-t-il ses forces pour se dominer ou juge-t-il qu'un acte imprudent le lierait et qu'il n'est plus libre ? Derrière un masque d'impassibilité soudaine, sa vraie pensée se mure impénétrable. Mais a-t-il pitié ou ne peut-il renoncer tout à fait ?

— Voulez-vous, avant mon départ, demain matin, nous revoir aux jardins des Latomies ?

Par un sentiment bien féminin, elle ne retient d'abord que ce qui la déchire.

— Vous partez demain ?

— Il le faut.

Timidement elle essaye.

— Restez...

La brutalité d'une révolte gronde subitement dans son accent sec et dur.

— Je vous jure que c'est impossible et je vous supplie de ne pas me demander pourquoi.

Puis, d'un ton radouci, il reprend :

— Dites, demain, demain matin, je vous attendrai au fond de ces Latomies qui sont là, sous votre terrasse.

Claire sourit avec effort.

— Nous aurons une heure encore et ce sera fini...

Il lui saisit le poignet d'une étreinte nerveuse, comme pour augmenter par l'argument de sa force, la portée de ce qu'il va dire.

— Ne savez-vous pas qu'on fait tenir une vie en quelques secondes ?

Il s'était chargé de le lui apprendre ; mais, avant qu'elle lui en fasse l'aveu, il s'est glissé sur la terrasse voisine.

Il n'y a plus pour Claire qu'à regarder s'éloigner et disparaître contre la façade blanche de lune la souple silhouette noire qui descend de balcon en balcon.

Au chemin qu'a parcouru l'astre nocturne parmi la voûte constellée, depuis l'apparition de Hearn, Claire mesure le temps trop court de sa joie.

Ses mains se crispent vers la nuit, dans le geste emporté d'écarter ses voiles, afin de hâter la venue de l'aube, qui sera demain celle de ce jour où elle le verra pour la dernière fois.

TOUT passe et tout arrive, même l'instant assez ardemment souhaité pour avoir paru chimérique. Claire, qui dans sa hâte de retrouver Hearn a devancé l'heure, contemple les Latomies avant d'y descendre.

Dans la clarté éblouissante du jour, ce sont des abîmes d'ombre d'où s'élèvent de hautes tours granitiques, sur le sommet desquelles des cactus fleurissent, des lys transparents et des hélianthes d'or étincellent. La fraîcheur qui monte de ces profondeurs verdoyantes attire Claire. L'impatience la saisit de s'y perdre.

Elle y court. Dès qu'elle s'y est aventurée, pour oublier de craindre qu'il peut ne pas venir, elle se dépouille de sa personnalité, s'imagine être cette Perséphone à qui il dédia le temple de Ségeste. Mais à cent cinquante pieds sous terre, c'est Perséphone aux enfers, Perséphone punie pour avoir cueilli le narcisse, la fleur tentatrice d'Eros. Alors Claire se souvient qu'elle a rougi à Palerme devant la bête de luxure et, la veille, jaloué la beauté d'Aphrodite. Claire ou Perséphone, elle a mérité l'enfer. Ces Latomies, carrières de Syracuse où pourrissaient des milliers de prisonniers, furent jadis véritablement un enfer ! Devenues aujourd'hui jardins d'Eden, vergers de songe, elles prouvent qu'il n'y a pas de destinées immuables. Avec leurs figuiers noués, leurs rosiers en fleurs, les Latomies figurent les Champs-Élysées du repos. L'air rafraîchi aux parois du roc, qui filtre encore l'eau des anciens aqueducs, sous l'agrippement des aloès aux glaives épineux, a un goût de citron et de myrte. Claire le respire avec délices, répandu, bleu et léger, entre les hautes murailles rocheuses. L'aspect fantastique de ces constructions cyclopéennes, qu'ornent de gigantesques moulures, d'effarants chapiteaux en saillie, stupéfie le regard qu'arrête parfois le jet pur et svelte d'un monolithe blanc entre des cyprès noirs...

Claire hésite. Quel chemin doit-elle prendre ? Des galeries tapissées de rosiers sauvages s'entrecroisent. Elle craint de se perdre en s'aventurant seule dans ce labyrinthe de pierre, lorsqu'elle aperçoit soudain Constantin Hearn. Qu'il apparaisse le dieu solitaire de ces cavités souterraines, le dernier de ces héros amants à qui, depuis les Cyclopes, Trinacria ouvrait ses flancs dorés... n'étoit pas Claire...

Aux premiers regards qu'ils échangent, elle sent mourir sa volonté de se défendre contre l'émotion d'être, sous la terre, seule avec lui. Sa joie et l'extraordinaire tranquillité de cette solitude la retirent de la vie.

Entre les hautes murailles fleuries et mouillées descend un frais demi-jour odorant. C'est la paix parfumée d'un repos élyséen qu'on ne peut goûter, semblerait-il, que de l'autre côté de la tombe. Y sont-ils ensevelis ensemble ?

S'il était vrai qu'ils eussent rompu avec la vie, brisé leurs liens mortels, que le seuil de cette anfractuosité du rocher où ils s'asseyent est leur dernière demeure?...

Des figuiers enlacés balancent de larges feuilles arrondies. Elles tamisent la clarté solaire et elles sèment sur le sol rosé des taches mauves et violettes. En face d'eux, une masse de granit, dont le sommet porte une monstrueuse tête de mastodonte, se dresse tout exprès pour les protéger de son ombre.

Au fond des entrailles de la terre, que peuvent peser les vains jugements des hommes ? quelles énigmes subsistent des passés morts ? Que tout paraît loin, inutile, vain...

« Ici, que reste-t-il, songe Claire, de ce qui m'éloigne de lui ? »

Mais, au plus vif de sa certitude que là où ils sont en ce moment rien ne les sépare plus, puisque rien ne la touche de ce qui la faisait trembler. une vision brutale la terrifie. Brusquement, elle croit voir se tendre entre leurs deux visages celui de cette femme qu'il va rejoindre demain, le visage ardent et tragique de celle qui le tient ! de celle qu'il ne peut quitter ! Cette hallucination ranime son angoisse. Que ne tenterait-elle pas pour ne plus se séparer de lui ? Mais Hearn ne se soucie que de la minute présente.

— Donnez moi ce matin comme si je devais mourir en vous quittant.

Il ne lui demande qu'un matin, quand elle en est à ce que rien ne compte pour le garder : ni famille, ni patrie, ni convenances ; quand elle accepterait de former avec lui un couple honni et errant. Car elle en est à la limite de tout sacrifier, bien que rien ne la trompe sur l'homme. Mais il la fascine avec le mystère même dont il s'entoure, avec son masque tragique de révéler l'amour du risque... Son masque de condottiere qui, après tout, n'est peut-être que celui d'un aventurier de tripot et d'alcôve...

Que sert à Claire qu'il ait vis-à-vis d'elle conscience de son indignité, que sa psychologie de séducteur professionnel ayant deviné la sorte de femme qu'elle est, il la traite selon son mérite, c'est-à-dire respectueusement ? Ne préférerait-elle pas mille fois qu'en ce lieu propice, il lui découvre surtout sa convoitise ? Une soif de savoir ce qui le détourne d'elle, quand elle s'abandonne, de savoir ce qu'est sa chaîne, la saisit. Elle veut parler. Un regard de Hearn si indéfinissable, exprimant si catégoriquement sa surprise.

— Comment, vous ! Vous sans discrétion !

Par cette remarque il la bâillonne aussi durement que s'il lui fermait la bouche de sa main souple et puissante.

Et puis, c'est fini ; maintenant il sourit de cette candide Claire incapable de suspecter les dessous compliqués d'une existence équivoque, d'entrevoir même les inextricables combinaisons où entraînent la violence des instincts déchaînés et de pressants besoins d'argent.

Il sourit aussi de la victoire imprévue qu'il vient de remporter sur cette femme, du caractère le moins propre à subir son ascendant, et qu'il a réduite à merci, mieux que n'importe quelle fille facile.

Pourtant, le charme de Claire, plus prenant depuis qu'elle s'offre, incline Hearn à une singulière mélancolie. Sa sensibilité se spiritualise de recevoir le reflet de cette âme pure que sa présence exalte, et il essaye de mériter, par la fougue d'une adoration passagère, le sentiment qu'il lui inspire.

— Quand j'ai compris que, malgré tout ce qui vous forçait de vous détourner de moi, vous me pardonniez d'être ce que je suis, j'aurais dû vous fuir... puisque je savais que je ne vous méritais pas. Ce qui me rendait lâche, c'était que contre toute la boue qu'on croit la vérité sur moi, quelque chose en vous protestait. Je vous le jure, ce n'est pas cette boue qui est vraie, mais la vérité est aussi triste... Elle est que je ne m'appartiens plus, que j'ai vendu ma liberté. Voilà pourquoi je ne devais pas vous suivre... Me pardonnez-vous d'être ici?... Puisque nous ne nous reverrons plus, du moins faut-il que vous sachiez...

Ce qu'elle sait, c'est qu'ils se touchent à peine, et que ce contact léger suscite la vie merveilleuse de son corps.

— ... Que vous sachiez, poursuit-il, ce que vous avez été pour moi.

Une déchirante douceur d'une volupté angoissante frissonne autour de Claire... Mais, tout à coup, les sons argentins et clairs des cloches du couvent des Capucins s'envolent au-dessus des Latomies, annonçant l'heure révolue.

Hearn les écoute impatiemment, puis il reprend avec une âpreté véhémence :

— Il faut que vous le compreniez dans les pauvres minutes qui nous restent. Regardez-moi...

Jamais encore Claire ne lui a vu ce visage tourmenté, attendri et frémissant.

— Regardez-moi. En ce moment, je n'ai que vous dans l'âme... Je ne porte plus la chaîne qui me rive à une autre. Comprenez-vous que c'est vrai, que jamais je n'ai adoré une femme comme je vous adore...

D'un geste passionné, il l'a saisie. Doucement, mais en maître, il la rapproche de lui...

L'éclair d'une seconde, Claire sent battre le cœur de cet homme contre son cœur. Le temps qu'il effleure sa bouche de la sienne, d'un élan de tout son être elle souhaite que les pierres s'écroulent, les ensevelissent... Que cette minute suprême soit l'amour et la mort...

Mais ce n'est ni l'Amour ni la Mort...

D'un brusque sursaut, il l'éloigne de lui...

Claire, revenue à la réalité, s'étonne que rien n'ait changé autour

d'elle. Les pierres ne se sont pas écroulées ; les figuiers, toujours enlacés, continuent de semer sur le sable fin les taches violettes et bleues de leurs feuilles rondes ; la masse de granit, à l'ombre complice, sculpte toujours sa cime à tête d'éléphant sur l'outremer cru du ciel. Il n'y a rien de changé, rien de changé que le goût de ses lèvres parfumées d'un baiser qui scelle à jamais à celle d'un inconnu son âme secrète.

A quoi bon se remplir de nouveau les yeux du jardin de songe d'où elle emporte, comme de tous les paradis perdus qu'on quitte, une honte voluptueuse et une infinie détresse ?

Silencieux, Hearn marche à son côté, redevenu, elle en est certaine, le Constantin Hearn qui n'est plus à elle. Jalouse, elle se sent misérable au point de ne demander à la destinée, qui brutalement, les sépare, que la grâce qu'il s'arrête encore un peu durant ces derniers pas qu'ils font ensemble.

Mais la voilà devant les premières pierres taillées dans les rochers par où l'on descend aux Latomies. Elle hésite, monte quelques degrés, se retourne et murmure, comme déjà à bout de souffle :

— Comment ferai-je maintenant pour vous oublier ?...

Il est demeuré immobile ; il veut la laisser partir seule. D'une voix froide, coupante, presque ironique, il demande :

— Pourquoi voulez-vous m'oublier ?

Puis, son masque redoutable levé vers elle, son ton trahit de nouveau cette émotion étrange qui force Claire à défaillir.

— Pensez, au contraire, que celui que je suis ici n'a été qu'à vous et, quoi qu'il advienne, ne le confondez pas avec le Hearn que vous entendrez encore accuser.

Claire ne peut s'arracher, se résoudre à s'éloigner tant qu'il est encore là, à ses pieds... au bas du mur granitique... Elle se penche par-dessus la haie épineuse des cactus aux pointes acérées qui élève déjà entre eux une infranchissable barrière...

Elle cherche à le voir encore. Il a repris sa face dure, insolente, murée. Claire prend peur. Elle devine qu'il s'impatiente, qu'il n'a plus qu'un désir : être libre, se hâter de quitter Syracuse par le premier train prêt à le conduire elle ne sait où, mais sûrement auprès de cette femme qu'elle hait et à qui il appartient.

Alors, n'osant plus chercher la douceur de confondre leurs derniers regards, éperdue, elle se lance, ainsi qu'une chèvre sauvage, à l'escalade de la rude montée. Elle va sans tourner la tête, la rage au cœur. Et, folle, comme un mois auparavant elle priait sainte Claire, elle implore Trinacria, la supplie de garder Hearn dans ses gorges géôles, de lui réserver le sort affreux du poète Philoxène, condamné à mourir de faim dans ces carrières de Syracuse, pour y expier le crime d'avoir plu à la maîtresse du tyran Denys.

**D'**ABORD Claire connut la stupeur qui suit les grandes crises morales. Puis, pour temporiser et vivre encore, elle s'exalta à évoquer, durant de longues heures, celui qu'elle ne devait plus revoir. Elle le faisait apparaître à ses yeux si parfaitement qu'elle ne douta pas que l'âme de cet homme demeurait désormais irrévocablement rivée à la sienne. Quand, au fond des Latomies, il lui avait dit : « Ici, je n'ai été qu'à vous », n'exprimait-il pas qu'avec elle seulement il était un autre homme. Cette présence, elle la garderait invisible. N'avait-il pas commencé par incarner pour elle un personnage mythique. Il n'y aurait rien de changé. Il serait l'amant de songe à qui on s'abandonne en rêve.

Quand Claire pensait ainsi à Constantin Hearn, elle avait de si étranges regards perdus, qu'ils inquiétaient Miss Cavendish. Qu'éprouvait donc sa jeune amie française ? L'odieuse neurasthénie la reprenait-elle à la veille de retourner dans son pays ? Fallait-il croire que la métamorphose qui, un instant, l'avait transfigurée dépendait uniquement de ce Constantin Hearn ? Au fait, se demandait Miss Cavendish, qu'est-il devenu ? Le silence observé par Claire à son sujet ne lui faisait point croire que la jeune femme l'oubliait ; mais ce qu'elle ne pouvait imaginer, c'était l'héroïsme dépensé par sa charmante compagne, durant le trajet de Syracuse à Taormine, pour cacher son désespoir que l'aventure, qu'un instant, elle avait cru merveilleuse, fût à présent finie.

Parce que la route qui conduit à Taormine ressemble à celle d'Amalfi, Claire sortit de son abattement. Comme pour arriver au vieux port des pirates, on longeait la mer au bord d'un rivage où le flot bleu berce encore des sirènes sous les ruines d'anciennes forteresses normandes.

Tandis qu'au trot précipité de ses mules fringantes, la légère voiture qui amenait Claire et Miss Cavendish contournait les lacets du chemin montueux, cette ressemblance frappait Claire comme un heureux présage. La voix gutturale du cocher excitant son attelage rappelait que cette contrée appartient jadis aux Maures dont les tombes trouent les vieilles murailles des terrasses de Taormine...

O terrasses de Taormine, jardins aériens, plafonnés de pommes d'or, jalonnés de lys, débordants de fleurs jusque sous les pieds des chevaux !... O terrasses de Taormine, jonchées de roses...

En aspirant leur parfum, Claire renaissait à l'espoir...

Elle discernait une bienvenue dans cet hosanna embaumé de l'antique cité sicilienne s'offrant à ses regards, odorante et fleurie, dans la gloire de son éternel printemps...



DANS l'unique rue de Taormine on flâne... Miss Cavendish ne daigne s'arrêter qu'au seuil de la boutique d'un de ces potiers siciliens qui moulent les mêmes amphores depuis le temps de la Grande-Grèce. Avant de passer à Claire les poteries primitives, la main de Miss Cavendish caresse la pâte mal vernie, afin qu'apparaisse mieux le grain de cette terre chaude et vigoureuse, rendue plastique par l'action combinée du feu souterrain et du feu du ciel.

Claire et Miss Cavendish n'en finissent pas de choisir des petits pots verts, des cruches bleues et des assiettes sarrasines à fond jaune, décorées de grosses raies noires maladroitement. Au moment où elles songent à faire emballer une énorme jarre d'huile qui, à défaut d'un brigand de la bande d'Ali-Baba, peut contenir un palmier, une exclamation joyeuse les fait sursauter.

— Oh ! Miss Cavendish ! Madame Claire Bénéries !

C'est Flossie Coxlebey qui, en passant, vient de les apercevoir. Son visage altier reflétant l'allégresse, elle répète joyeusement :

— Je suis si contente de vous revoir...

Miss Cavendish montre aussi sa satisfaction et Claire s'enchant de constater qu'aucune rencontre n'est impossible.

D'abord, elles échangent leurs impressions enthousiastes de touristes. Puis Miss Cavendish interroge Flossie sur les amis qu'elles ont laissés à Palerme. Mais Flossie n'a revu personne ; seuls Mortimer Talbott et Jablowski l'ont suivie.

Et Constantin Hearn ?

Le délicat visage de Claire s'empourpre. Pourquoi Miss Cavendish suppose-t-elle Flossie Coxlebey mieux informée qu'une autre à ce sujet ? Cependant elle envie l'impassibilité de la jeune Américaine pour répondre qu'elle ne sait rien de son flirt préféré. Elle ajoute toutefois qu'elle s'en console, étant bien sûre de le retrouver un jour ou l'autre dans une de ces stations cosmopolites où il convient, suivant la saison, de se rendre...

Subitement Claire se jure de promener désormais son désœuvrement à travers l'Europe. Cependant cette décision ne calme point son impatience présente. Ce n'est pas d'un hasard lointain qu'elle attend d'être remise en présence de Hearn, c'est tout de suite... demain !

Mais que dit Flossie ? Claire doute de bien entendre.

Constantin Hearn ? Peut-être le verra-t-on bientôt ici puisque, précise Miss Coxlebey sans que son visage trahisse le moindre malicieux sous-entendu, les Sempietri habitent, en ce moment, leur villa de Taormine.

Claire a un éblouissement. Si la maîtresse pour laquelle Hearn l'a

quittée est là, qui, mieux qu'elle-même, sait qu'il doit y être aussi? Qu'elle avait raison de croire à l'espoir qu'à son arrivée l'hosanna des roses de Taormine faisait reflourir dans son cœur. L'impatient désir d'interroger Flossie la saisit, et elle n'ose le contenter de peur que l'altération de sa voix ne paraisse singulière. Miss Cavendish, heureusement, continue de contenter sa curiosité.

— Ah! vraiment, questionne-t-elle, les Sempietri sont ici? Ensemble? Et, dites-moi, la marquise Orlanda garde-t-elle toujours son air sombre et furieux de panthère en cage? A-t-elle l'air bien désolé d'avoir perdu son condottiere?

Flossie a vu plusieurs fois les Sempietri dans leur villa des Cascatelles. Ils reviennent de leur exploitation souffrière d'Iméra. Orlanda a l'air d'une parfaite épouse. Elle paraît uniquement préoccupée du danger que court son mari qu'elle prétend poursuivi par la haine d'un ouvrier gréviste qu'à son dernier passage à Iméra le marquis a renvoyé.

La marquise Sempietri, rapporte Flossie, conte même tout le jour et à tout venant, dans quelle inquiétude folle la met l'imprudence de s'être fait un ennemi mortel de ce meneur mutiné. Dans ce pays de vendetta, lui et ses pareils ne sont-ils pas tous prêts à tourner au banditisme quand il s'agit d'assouvir une vengeance.

Mais ces histoires du couple Sempietri laissent Claire assez indifférente, une seule chose l'intéresse : Flossie croit-elle que Hearn va venir? Est-elle bien certaine même qu'il ne soit pas déjà à Taormine? Celle qu'il se disait forcé de rejoindre ne peut être qu'Orlanda. Aurait-il donc menti, inventé à plaisir cette excuse pour abrégier leur suprême entrevue? Claire supporterait tout, excepté cette hypothèse.

Tandis que toutes trois remontent lentement vers la colline, où s'élèvent les belles ruines du théâtre antique, Claire, de l'air le plus détaché du monde, laisse entendre à Flossie qu'après tout l'ami de la marquise pourrait bien être dans ces parages, sans qu'on le sût. Flossie proteste. Chaque jour, elle visite les environs, prend le thé dans les derniers hôtels ouverts. La veille, la marquise a invité chez elle tout Taormine et Hearn n'était pas là. Avec autant de certitude qu'elle était tentée d'affirmer qu'il viendrait, elle certifie que personne n'a encore vu Constantin Hearn.

Alors Claire se tait, toute sa pensée pantelante clouée à ce nouveau mystère.

MISS Cavendish quittait Taormine. Avec sa fine intuition, comment aurait-elle manqué de s'apercevoir que sa présence auprès de Claire devenait inopportune ? Leur conversation avec Flossie l'avait éclairée. C'était bien de Constantin Hearn que sa jeune amie était préoccupée. Cette neurasthénie dont il l'avait guérie reprenait une acuité nouvelle parce qu'elle ne le voyait plus. Que Claire fût absorbée par cette passion était pour Miss Cavendish l'évidence même, mais sa perplexité demeurait extrême. Convenait-il d'intervenir, d'arracher Claire à ce coin de terre, où un hasard inattendu lui permettait d'espérer une dernière rencontre ? Miss Cavendish ne se dissimulait pas quelle part de responsabilité revenait à sa fantaisie dans la façon dont les choses avaient tourné. N'avait-elle point aidé les événements et, de sa propre autorité, projeté un jour romanesque sur l'aventure qui, sans elle, serait demeurée probablement banale et sans conséquences ?

« Qu'il est difficile, songeait Miss Cavendish, d'agir en même temps avec discernement et avec ingéniosité ! » Ce n'était pas qu'elle regrettât vis-à-vis de Claire sa téméraire initiative. Le premier service, lui semblait-il, qu'on doit rendre à son prochain, c'est de le sauver du dévorant ennui ! Lorsqu'elle avait remarqué cette douce Claire Bénéries, ne s'éteignait-elle pas de langueur, enlisée dans une existence stupide et monotone ? Claire eût-elle vu Trinacria sous l'enchantement dévoilé de sa métamorphose, si ce Constantin Hearn n'eût prêté son concours à cette fiction de la Vénus et du Bélier de Syracuse, figures immortelles et symboliques de son destin ?

Non, Miss Cavendish n'éprouvait en s'éloignant de cette jeune femme aucun remords. Elle lui avait, au contraire, rendu l'inappréciable service d'ajouter au réel ce grain de folie, piment nécessaire pour donner quelque agrément à la vie.

D'ailleurs, être amoureuse ne paraissait point à Miss Cavendish un état déplaisant. Elle gardait encore un fort bon souvenir des émotions sentimentales qu'elle avait éprouvées au temps où elle ne s'en remettait point uniquement à des distractions d'ordre esthétique pour agrémenter les jours.

Alors pourquoi ne pas laisser à cette jeune femme le loisir d'ajouter un dernier épisode à son aventure ? Miss Cavendish s'avisait bien que, pour Claire, le plus dur était de quitter la Sicile, tant qu'elle n'avait pas perdu toute espérance d'y revoir une dernière fois Constantin Hearn. En ce cas, le mieux n'était-il pas de lui laisser sa liberté. Opprimer de sa présence cette gracieuse amie, au moment où celle-ci escomptait, durant quelques jours encore, la chance d'échanger, sur ce doux rivage, de touchants et éternels adieux avec son chevalier d'aventure, parut tout à coup

inadmissible à Miss Cavendish. Même, avec tact, épargna-t-elle à Claire l'embarras de lui formuler son désir de demeurer à Taormine.

Miss Cavendish n'avait plus qu'à se déclarer invinciblement attirée par la côte désolée de Reggio de Calabre. Elle offrait à Claire de la rejoindre à Naples. La jeune femme ayant accepté ce projet avec empressement, Miss Cavendish comprit mieux la nécessité d'une séparation. Cependant, l'heure de son départ la trouva fort émue. Elle s'était attachée à cette charmante compagne qui savait si bien écouter, et elle croyait bien mériter sa sympathie pour l'intérêt affectueux qu'elle n'avait cessé de lui témoigner. Qu'eût-elle dit si, à la minute des adieux où, installée déjà dans sa voiture, entre ses sacs de cuir de Russie et ses malles anglaises, alors que Claire, les larmes aux yeux, l'encombrait de gerbes de roses, sa perspicacité lui avait fait deviner que, de tous les services rendus par elle à cette jeune femme, celle-ci lui savait gré surtout de s'éloigner maintenant.

### XXX

**L**a liberté est un vain mot. Claire allait en faire l'expérience. Abandonnée à elle-même, elle subit bientôt une tyrannie autrement redoutable que ne l'eût été, à ses côtés, la présence de Miss Cavendish : la tyrannie de sa hantise. Elle était, cette hantise, de croire à tout moment qu'elle voyait apparaître Constantin Hearn. A force de penser à lui, elle avait si bien imprimé son image dans son cerveau qu'elle parvenait à l'évoquer à son gré. Un véritable trouble visuel maintenant servait sa folie.

Mais ce n'était plus le séduisant passe-temps des premières heures, alors qu'inconnu, il incarnait, selon la fantaisie de Miss Cavendish, un irréel personnage de légende, surgissant du fond des âges... Cette réapparition fictive qui, à chaque minute, l'abusait, c'était l'angoissante, la poignante possession de l'idée fixe. Constamment Claire entendait la voix de Hearn avec l'intonation même, l'inflexion frémissante qu'elle avait eue entre les hautes murailles des Latomies, lorsqu'il lui disait : « Ici, je n'ai été qu'à vous. » Alors, éperdument, tout son corps tremblait dans l'attente d'une seconde étreinte qui renouvellerait cette douceur mortelle, devenue le lent poison dont elle mourait. Sans cesse, au fond d'elle-même, son désir répétait :

— Je veux le revoir.

Tout le jour, sous le poids du souvenir qui la faisait délirer, elle marchait à l'aventure avec ce même air halluciné qu'avait Orlanda courant

Palcrme à la recherche de celui qui lui avait volé son âme ! Souvent, accablée, elle s'asseyait parmi les gradins du théâtre antique. Elle y demeurait stupide à contempler, sur la scène, l'emplacement des trois portes par où entraient les divers personnages de la tragédie grecque.

Par celle du milieu, réservée aux héros, aux empereurs et aux dieux, elle n'eût point été étonnée qu'apparût tout à coup Constantin Hearn ! N'était-il pas entré dans sa vie par cette porte consacrée au destin, qu'ouvre seule la fatalité au maître dont on dépendra.

Quand Claire avait assez contemplé du bas de l'hémicycle la scène déserte, elle remontait du podium aux galeries supérieures, escaladant avec difficulté et lenteur les marches, devenues peu praticables, de ces anciens escaliers destinés aux trente mille spectateurs de l'amphithéâtre. Au faite de l'immense édifice, les brèches de la muraille permettaient de gagner la montagne. On y accédait sur les hauteurs qui dominent le rivage et surplombent la ville souriante. Mais Claire ne regardait ni les escarpements du mont Taurus se plonger dans la mer, ni la molle et odorante Taormine, ni même, du côté du cap Mazzaro, l'antique citadelle sarrasine. Que lui importait, dans son impatience, un des plus beaux décors du monde ? Elle appartenait tout entière à l'obsession dévorante. Le désarroi de son être démarquait ce qu'il était naturel qu'elle ressentît. Sa jalousie contre Orlanda Sempietri n'était plus rien en comparaison du nouveau sentiment qui l'affolait. Si Hearn appartenait corps et âme à cette femme pour des motifs inavouables, elle comprenait qu'il se fût brusquement éloigné d'elle. Mais s'il avait menti, si aucune chaîne ne le rivait à Orlanda ?... S'il n'avait pas reculé devant la honte de se déclarer lié et vendu à une autre, afin seulement de la détourner de lui, de l'obliger à le fuir ?... Si l'obstacle, entre eux, ne venait que de son dédain ?... Voilà la souffrance qu'elle ne pouvait supporter. Puisqu'il ne reviendrait jamais pour elle dans aucune ville du monde, Claire ne désirait qu'une chose : qu'il fût à Taormine pour la marquise Sempietri...

Mais pourquoi n'y était-il pas ? Son absence, du seul endroit où elle lui pardonnait d'être venu en la quittant, augmentait son angoisse. A moins toutefois qu'il ne se cachât le jour à Taormine aussi habilement qu'il s'était dissimulé à Syracuse ? Habile à se torturer, Claire imaginait comment cet amant ingénieux passait avec sa maîtresse ces douces nuits de Taormine, que berce le chant sirénéen de la mer. — Qu'il devait monter, mélodieux, de la grève au balcon de ce Castello Sempietri, que Claire s'était fait montrer. Sur les hauteurs de Taormine, la maison se cachait derrière un rideau d'eucalyptus aux troncs lisses et de chênes ventrus. Au-dessus du mur bas que défendait une haie de cactus, serrés les uns contre les autres, déchiquetés et brûlés, on voyait le jardin montueux, un vieux jardin sicilien, dessiné à l'ancienne mode, très à l'abandon, où une infinité de petits

ruisseaux descendaient sous des fougères arborescentes et des lauriers-roses. Le cœur battant Claire s'arrêtait à écouter le bruit de l'eau, le clapotis frais et léger des cascates contre les rocaïlles... Entrer dans ce jardin ! s'y cacher jusqu'à l'aube... N'était-ce pas le seul moyen d'épier les amours nocturnes d'Orlanda et de son amant.

Claire s'arrangeait pour passer plusieurs fois par jour devant le Castello, mais elle n'en apercevait cependant jamais les habitants. Depuis qu'elle guettait Constantin Hearn, elle n'avait vu ni la marquise ni son mari. Flossie, au contraire, connaissait leurs habitudes. En sortant de table, dans la véranda de l'hôtel Timéo, quand ses flirts lui en laissaient le loisir, elle renseignait la fébrile curiosité de Claire. La jeune femme apprit ainsi que, chaque soir, le ménage Serapietri promenait par les falaises dominant la mer son conjugal accord, d'autant plus touchant qu'il était plus tardif. Claire demeurait incertaine... Comment expliquer la prédilection de ce couple mal assorti pour ces hauteurs désertes?... Orlanda ne profitait-elle pas plutôt de ces sorties nocturnes, afin de rejoindre Constantin Hearn ?

### XXXI

CLAIRE ne doutait plus que Constantin Hearn fût à Taormina. A Syracuse, lorsqu'il y était pour elle, qui l'avait su ? A Taormina, la nuit aussi il devait se glisser au Castello. Bientôt sa hantise de l'y surprendre devint intolérable. L'obsession d'une idée fixe conduit vite à l'accomplissement de n'importe quelle folie quand elle apparaît à l'esprit en déroute l'unique moyen de le délivrer. Peut-être Claire eût-elle manqué de la hardiesse nécessaire à l'exécution de son plan si, sur ces entrefaites, elle n'eût appris par Flossie que la marquise annonçait son prochain départ, son mari ayant reçu, disait-elle, de cet ouvrier congédié des souffrances d'Isméra, une lettre de menaces. Il poursuivait le marquis de sa haine. Cette fois, elle le sentait sur leurs traces. Elle ne serait tranquille qu'une fois hors de Sicile. Claire ne retenait de cette histoire que la nécessité de ne point laisser échapper la dernière occasion de se retrouver en face de Hearn. Il lui fallait donc agir tout de suite ; essayer de franchir la haie de cactus, risquer de s'y déchirer, mais pénétrer dans le jardin d'Orlanda. Qu'importait l'inconvenance d'un tel procédé, les dangers qu'elle courait ? En fait de raison, elle ne possédait plus qu'un vouloir dément de confronter une dernière fois le Constantin Hearn qui était à une autre avec celui dont elle avait corporifié l'invisible présence.

Ce soir-là Claire demeura à rêver fort tard sous la véranda de l'hôtel Timéo.

Elle imaginait à son côté celui qu'il fallait à sa vie, et dont elle croyait encore entendre la voix dans tous les silences.

Sur la terrasse d'Amalfi ne lui avait-il pas parlé sans qu'elle le vit ?

Il restait le Revenant.

S'il revenait, cette fois, comme elle le retiendrait ! Mais elle ne connaissait plus que la torture de le perdre. Le courage qui lui manquait jusque-là de le voler à une autre, maintenant elle en sentait la violence frémir en elle.

Ce soir, le pouvoir qu'avait Hearn de l'ensorceler l'enlaçait, lui semblait-il, de mille liens secrets, lui inspirant tout à coup une incroyable audace. Qu'y avait-il à tenter contre la véhémence de cette force surnaturelle ? Un charme mystérieux, c'était vrai, les reliait l'un à l'autre à travers le temps et l'espace.

Claire eût mis moins de hâte à se rendre à un rendez-vous convenu qu'elle n'en apportait à se lancer dans son entreprise hasardeuse. Elle avait imaginé, afin d'éviter toute rencontre, de prendre des sentiers abrupts par lesquels on accédait au Castel Sempietri du côté de la montagne. Elle commença son ascension sous l'impulsion d'une fougue si furieuse qu'on l'aurait pu croire possédée par Lyssos, déesse de la rage, dont les autels justement s'érigèrent en ces lieux.

Mais bientôt le chemin qu'elle suivait se perdit dans une poussière herbeuse. Aveuglée par l'idée trouble qui la poussait, Claire d'abord n'y prêta point attention.

Elle continuait d'avancer. Quand elle s'aperçut qu'elle s'était écartée de sa route, il était trop tard. La fatigue la terrassait. Avec peine, elle gagna un terre-plein où s'accotoient les derniers gradins du théâtre grec. Elle était au pied de la muraille à moitié écroulée qui encerclait les galeries supérieures de l'antique hémicycle. Tandis qu'elle cherchait à s'orienter, elle reconnut soudain qu'elle était parvenue à l'endroit des falaises d'où l'on voit d'un côté la mer, de l'autre les plaines de Mascali, l'endroit précis que Flossie assigeait comme l'habituelle promenade nocturne des époux Sempietri. D'énervement Claire se mit à rire. Sa mauvaise chance lui réservait-elle de surprendre non pas Constantin Hearn, mais Orlanda et son mari ?

Impossible de revenir en arrière. Elle ne savait plus où était le Castello !... Quelle piste parmi toutes celles qui s'entrecroisaient dans l'herbe brûlée l'y ramènerait ?

Haletante, Claire se laissa tomber sur les débris amoncelés du vieux mur.

Elle prit conscience qu'elle s'était irrévocablement égarée et qu'elle allait être surprise par un orage. Quelques minutes après, les grondements

du tonnerre, répercutés par tous les échos du détroit, ébranlaient ces hauteurs rocheuses jusqu'en leur fondement. La terre aride buvait de larges gouttes d'eau sous les éclairs brefs zébrant la nue. Rompue de fatigue, Claire sentait ses forces s'épuiser. Il lui faudrait donc renoncer à sa folle équipée!... Renoncer à voir Hearn.

Une révolte la dressa contre cette conspiration de la nature. Pourquoi le destin lui arrachait-il cet homme ?

Eh bien ? non, non, rien au monde ne l'arracherait de son âme, de sa pensée.

Elle garderait l'image qu'elle créait à son gré si réelle, presque vivante ; ne l'avait-elle pas vu, maintes fois déjà, se dessiner sur le champ lucide de sa vision abusée. Mais savait-elle aussi que l'image immanente et immarcescible de Hearn était si bien gravée devant ses yeux qu'elle risquait de ne plus discerner l'apparition de sa présence véritable.

Claire, le dos appuyé contre la vieille muraille, demeurait sous la pluie, absorbée par l'habituelle délectation secrète. Elle sentait véritablement Hearn près d'elle, si près, qu'elle recevait son souffle et revivait à son étreinte. Hearn qui répétait avec cet accent qu'elle ne pouvait oublier :

— Je n'ai en ce moment que vous dans l'âme. Jamais je n'ai adoré une femme comme je vous adore !

Les lèvres de Claire brûlèrent sous le contact illusoire de la bouche de Hearn. L'excès de son émotion lui fit rouvrir les yeux. Souvent le fantôme ne s'évanouissait pas et la forme de songe persistait à fasciner son regard réveillé. Claire connaissait ce miracle.

Mais qu'arrivait-il cette fois ?

Ce n'était plus à son côté qu'elle voyait Hearn, mais assez loin, à l'extrême bord d'une échancrure de la falaise. Sa forme sombre se détachait nettement sur le paysage chimérique des nuages blafards. Comment Claire n'aurait-elle pas reconnu le déhanchement de sa démarche souple, cette ligne du flanc creusé à l'épaule large qu'elle n'avait vue qu'à lui ; toute l'harmonie de ce corps d'homme, animé du même rythme plastique d'un héros de Praxitèle et qui gardait, évoqué ou vivant, cette même apparence d'échapper aux lois physiques de la matière et de la pesanteur.

C'était lui, lui là-bas...

Claire s'élança...

Sous ses pas mal assurés le plateau ondulait, se creusait dans un incessant recul. Des obstacles aussi barraient sa route. Du point vers lequel elle essayait de se diriger la séparait une pente raide taillée à plan verticaux. Avant qu'elle ait pu remonter de l'autre côté, celui qu'elle avait vu, ou cru voir, aurait le temps de disparaître. Une stupeur désespérée, sa fatigue, la firent tomber sur les deux genoux. Hearn était là et elle ne parviendrait pas à le rejoindre.



Elle essaya de se relever...

Ses dernières forces se brisèrent au-dessus d'un chemin creux encaissé entre deux petits murs de pierres sèches grossièrement superposées pour retenir les terres éboulées.

Le nom de Hearn, ce nom qu'elle aurait voulu crier aux étoiles s'étouffait là misérablement.

Elle ne se résignait pas à comprendre que, si Hearn était réellement où elle le voyait, bien d'autres accidents de terrain les séparaient. Celui-ci franchi, d'autres surgiraient. Ses efforts resteraient inutiles, elle ne vaincrait pas l'insurmontable.

Alors elle se mit à chercher quelque éminence d'où elle l'apercevrait au loin peut-être encore. Mais elle ne vit plus rien. Sur la ligne noire que dessinait contre l'horizon orageux la crête basaltique, aucune silhouette n'apparaissait.

Hearn descendait-il la pente de la roche cyclopéenne dévalant jusqu'à la mer pour réveiller au bord des flots les sirènes endormies? Claire eut cette pensée soudaine.

Cependant, prostrée, elle attendait encore. Quoi! Elle n'en savait rien.

Tout à coup, elle tressaillit. Dévalant de la piste en contre-bas, sur laquelle elle se penchait, des cailloux jaillissaient sous un pas de course élastique et assourdi.

Elle se releva, poussa un cri de joie folle.

Mais c'était Hearn, Hearn qui allait passer là... Ce ne pouvait être que lui, puisqu'un instant auparavant elle venait de le voir dans cette direction, là-haut, dominant l'abîme.

Un instant elle délira.

Il n'était pas descendu du côté de la mer! Il fuyait les sirènes. Il accourait vers elle.

Egaré, extatique, son regard sondait la nuit.

L'homme sortit de l'ombre.

Ainsi qu'un fauve, il bondissait formidable et silencieux...

Plus tard, quand Claire fixa ses souvenirs, elle l'affirmait : c'était un homme du peuple, un ouvrier. Il portait une culotte de velours côtelé, son feutre sicilien rabattu sur le visage. Une ceinture rouge barrait sa chemise entr'ouverte.

Le lendemain, à l'aube, au pied de la haute falaise, sur le rivage sirieux où Claire, la veille, supposait que Hearn descendait réveiller les sirènes, un pêcheur découvrait le cadavre écrasé du mari d'Orlanda.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30  
JUN 1923 SUR LES PRESSES  
DE FRAZIER-SOYE, 168,  
BOULEVARD DU MONT-  
PARNASSE A PARIS.